

Dominique Radisson

LES MYRIADES

Poèmes et textes

(2012-2025)



INDEX DES TEXTES

Alors tu t'es assis.....	6
Hommage au silence insondable	9
Bleu condor	13
Le silence du vent.....	19
Soir chilien	21
Ici était le marbre.....	23
Le cantique de nos vies mélangées.....	26
Au début est le son	28
Clameurs.....	32
Tes larmes de lumière.....	36
Dans le champ du sans-âge	38
L'ode au cristal.....	41
Gaudi, le maître du corail	43
Ni avec, ni sans.....	45
Je veux ce pont de lumière	46
Le point existe	50
Harmonie d'automne	51
La fin du sphynx.....	53
Offrons-nous ce moment.....	55
Ce tout petit brin d'herbe.....	57
L'enfant qui avait mangé tout le soleil.....	58
Dans le jardin des offenses.....	62
Matin d'été indien en forme de haïku	66
Partage !.....	68
Naître !.....	72
Roma è Amore.....	75
Le chant du devenir	80
Moi, roc, roche et rocher de Méditerranée	81
Ode à Saint-Anne	90
Sous un ciel d'un bleu tendre	92
April's eternal snows.....	94
Un seul et même chant	97

La cité transparente	99
Nuit claire	101
A mon cher senpai	103
De la dune à la vague	109
Sais-tu d'où viens mon eau ?	111
Une île	115
Le poète de la troisième aube	120
Je ne sais	123
Et j'ai demandé	125
After Mommy	128
Mystère du souffle	130
Tu as touché mon cœur	134
Un bouquet de glycines	136
Cette ligne invisible	140
À toi, qui effaces une vie	145
Éblouissance	149
Lion-Âme	152
Trois fleuves	154
L'adoration de Brickell	156
Même la fleur la plus souple	157
Comme un ange insensé	160
Corps	162
Lettre au Gecko	164
Les louanges d'Assinie	170
Reconnaissance	174
En cet instant précis	175
Opalescence	176
L'écho du vide	178
Demain	180
Roquebrune	182
Désir	184
L'adieu au cycle	186
Pulsation	187

Ma promise terre	189
Libre est celle ou celui.....	192
Enfant une seule fois né.....	193
Ode au Wutao	195
Réminiscence.....	196
Jérusalem	198
Silence	200
Ainsi t'ai-je vue	202
J'ai connu	205
Supplique du petit saboteur	207
Il faisait beau sur Uluru	208

ALORS TU T'ES ASSIS

(2025)

Te souviens-tu,
sur les pentes éperonnées de lumière,
tu allais comme un prince,
et rien ne t'entamait.

Le vent riait de ton passage,
les pierres épousaient ton pas
comme une promesse d'altitude.
Tu marchais entre les seuils,
là où le temps se plie
et où les noms s'effacent.

Tu portais en toi
tout l'éclat singulier
qui précède les mondes.

Un silence t'enveloppait,
non pour te taire,
mais pour t'ensemencer.
Tu n'étais plus un prince,
mais un passage.
Un souffle.
Un trait d'aurore
sur la peau éternelle des collines.

Et les étoiles,
ces claires veilleuses du silence,
s'inclinaient à ton passage
comme si la vie qui t'animait
reconnaissait leur feu.
Le souffle des constellations
animait ta poitrine
comme un vent d'avant la mémoire,
et chaque battement
répandait dans l'éther
le secret oublié
du premier son du monde.

Tu n'étais plus un corps,
mais une frêle ouverture,

une faille dorée dans le réel,
où l'infini
goûte à la limite
pour s'y dissoudre.

Et les sphères, les anneaux,
les mondes lovés dans d'autres mondes,
t'enseignaient la courbe sacrée
du recommencement.
Ton pas touchait la matière
sans jamais l'asservir.
Ton regard,
désarmé de toute loi,
portait l'univers
comme on porte une graine.

Tu étais toute la voix
des soleils intérieurs.

Puis le monde t'a rappelé,
non par une clameur nette,
mais par la courbe discrète
d'une branche tendue vers l'aube,
la note d'un pain rompu,
le regard sans pourquoi
d'un passant.

Et tu es revenu,
sans fanfare,
sans flamme,
par la porte étroite des jours simples,
là où le chant s'oublie
pour devenir respiration.

Tu es revenu,
non pas vêtu de gloire,
ni suivi d'éclats,
mais simplement,
comme l'eau revient au creux de la terre
après avoir traversé les nuages.

Tu es revenu
par les chemins discrets

où chantent les moineaux,
où les feuilles tombent sans bruit
et où les ombres s'impriment
en silence,
comme mûrit un fruit.

Tu as reconnu les pierres
que ton pas avait un jour quittées,
tu as reconnu la table,
la voix,
le lent rythme des choses.
Tu as posé ta main
sur la porte entrouverte
du quotidien,
et elle ne t'a pas repoussé.
Tu as bu l'eau simple,
non pour y lire un secret,
mais parce que tu avais soif.
Et cela t'a suffi.
Et cela t'a comblé.

Le monde n'avait pas changé,
mais il te contenait.
Tu l'as regardé
sans envie de comprendre,
et c'est lui
qui t'a compris.

Alors tu t'es assis,
sans nom,
sans attente,
face au levant du jour,
comme pour la première fois.

Et dans ce silence neuf,
où rien ne pesait plus,
tu as senti,
très doucement,
la vie vibrer en toi
comme une lumière d'or.

HOMMAGE AU SILENCE INSONDABLE (2025)

Insondable silence
Des profondeurs insondées;

Tu es;

Avant toute chose
Jumelé au substrat cosmique,
Et c'est parce que tu es
Que tous les sons peuvent être;

Tu es tout cet avant
Ce qui nous antécède;

Tu permets à la parole
D'être posée
À l'acte d'être empreint
De sa juste nécessité;

Dans le fracas,
Tu ne disparaîs pas,
Tu es juste caché,
Comme ces étoiles
Invisibles au plein jour,
Mais qui, toujours, existent ;

Silence insondable...
Tu es la nature même,
Cette même nature
Que notre nature profonde;

C'est en toi que se révèle
L'unité invisible
De tout ce qui est,
Dont notre méditation
Glorifie la beauté;

Et si dans le chaos,
Dans les stridences des fous,
Ton essence unifiée
Devait se manifester,

C'est parce que tu aurais
— Tout d'un coup —
Ouvert
Dans les vagues sonores
Tel un puits
Une percée vers toi;

Silence insondable...
Toujours tu es *là*,
Ne serait-ce qu'une seconde,
Lorsque se manifeste
Notre vulnérabilité
Notre état vrai d'humain;

Toujours tu accompagnes
Nos prises de conscience,
Les plus impactantes,
Les plus impliquantes;

Tu étais là avant,
Avant chacun, chacune
Et après que chacun
Aura fini ses gestes
Et mit fin à ses bruits,
Tu seras là de nouveau;

Car tu nous enveloppes
De tes doigts parenthèses
Aux veines d'éternel;

Silence insondable,
Souvent tu te fais
Silence du geste,
Silence des actes,
Silence de la parole,
Silence de la pensée,
Silence de la lamentation
Silence l'obsession
Silence de la réflexion;

Tu te fais silence de la nuit
Comme silence du jour

Tu te fais silence du jet clair
De l'oiseau dans le ciel;

Et aussi,
Malgré son incessant bourdonnement
Tu silences la mer
Quand s'accordent ses vagues
Au silence de la terre

Tu te fais silence du ressenti
Quand quelque chose se passe;
Silence impérieux de l'être
Quand il doit se taire
Face à ce qui lui est appris;
Tu fais silence dans la complicité,
Toujours avant les éclats,
Tu précèdes ou tu suis,
Mais toujours tu es là,
Quand ce qu'il y avait à vivre
A épuisé son vécu;

Quand tu es ce temps « entre »,
Tu es porte de vie
Qui s'ouvre à nous par toi;

Au jeu du pas de deux,
Tu es ce temps gravide
Entre inspir et expir,
Et expir et inspir
Tu es cette frange nacrée
Entre le rire et pleurs;

Et tu sais comme moi
Que les rires et les chants
Finissent par s'épuiser
Il leur faut une relance
Ou bien une couche tendre
Et là, tu apparais;

Insondable silence,
Tu es comme ce fil
Que la goutte parcourt

L'eau d'une compréhension
Tendue entre deux rives;

Et tu n'es pas ce vide,
Cette absence qui angoisse
Tu es substance pleine;
Parfois tu portes la trace
De ceux qui t'ont aimé
Uni, à leurs mots simples,
Mots silences de vitrail
Ou mots ferveurs de feu;

Tu es geste sacré
De ceux qui baissent la tête
Comme de ceux qui la lèvent;

Tous ceux qui t'ont prié
Tous ceux qui t'ont cultivé
Et fait de toi le blé
En fleur de nos ferveurs;

Nous n'avons rien à craindre
La multitude,
La meute
Des petits tordeurs de bras
Qui t'écharpe à grande joie
Ne te peut pas grand-chose;

Mais un jour, peut-être,
L'homme, en toute simplicité
Cessera de te déchirer
Et ce jour-là, alors,
Quelque chose aura opéré;

Ce sera un des signes
Qui feront dire
Aux enfants de nos enfants
Que nous avons bien fait
De ne pas désespérer,
Et de poursuivre notre œuvre
D'une vie réconciliée.

BLEU CONDOR

(2025)

À Freddy Martinez Zea

Je sais bien plus de bleus
Que tu n'en peux rêver

Pour toi il est couleur
Pour moi : un océan

Une eau vive infinie
Par quoi je suis vécu
Tout autant que je vis

Et dans ce bleu d'or pur
Qu'un roi ivre d'azur
Commanda aux orfèvres
Sculpteurs de silence

Je ne vole pas, je nage
Immergé dans l'immense

Et dans cette plaine liquide
Où le bleu me fait être
L'envol de ma force
A aimanté tes yeux

Et c'est de ton regard
Que naquit notre histoire

Ta pensée ignorait
Que j'allais m'y planter
Comme un axe immuable
Toi qui n'es qu'un passant
Trébuchant sur le sable

Ici, la terre s'est soulevée
Pour élever mon ciel
Et m'enivrer plus haut
Où jamais tu n'iras

Mais puisque tu m'invites
En ce jour de printemps
À revenir vers toi
Laisse-moi te questionner

Je n'en eus pas le temps
Toi qui fus ce passant

Le vol me fut donné
Et fit de moi seigneur
Du libre et du léger

Mais vois qu'en mon passage
Noble, altier, sans présage
Je ne laisse aucune trace

J'ignore le sillage
Au contraire des tiens
Qui eux, vénèrent l'empreinte
Et jouissent de l'atteinte

Tout ce qui pour moi est lien
Tout ce qui fait mon air, ma vie,
Mon sang, mon foie, mes reins
Et tout ce qui abrite
La cohorte des miens :
Vous ne savez que prendre
L'abîmer et détruire

Ici, dans mon royaume
Les pierres n'ont pas d'histoire
Elles ignorent la fin

Le seul rêve qui blanchisse
Leur chair immortelle
S'ourle en vagues de sel
Floconnant l'éternel

Ici, mes sœurs montagnes sont Unes
Et nous volons ensemble
— Saurais-tu le comprendre ?
Ici mes sœurs montagnes

Sont gardiennes de l'Un
Mais pour combien de temps ?

Combien de temps encore
Avant que viennent les tiens
Et que le rêve prenne fin ?

Puisqu'il semble qu'un brouillard
Vous éloigne des choses
Et qu'où votre main se pose
C'est la mort qui fleurit

Il semble qu'en vous la vie
Se venge de la vie
Que vos jours s'écartèlent
Dans des soleils de nuit

Je le sais par le vent
Qui m'apporte les voix
Traversant les lointains
De ce qui meurt chez toi

Je le sais par la terre
Je le sais par le ciel
Je le sais par la roche
Et le chant de l'eau simple

Nous tous, êtres qui vivons
Savons depuis longtemps
Que nos jours sont comptés
Depuis que vous réglez

Que plus vos mots sont beaux
Plus vos actes mentent
Et que vous aimez faire
De notre Terre votre oubli

Alors, toi dont l'âme semble s'élever
Jusqu'à saisir mes duvets de pensées
Laisse-moi te poser une question
Qui me brûle les ailes

Comme une plume d'un bleu nu
Flotte, obstinée
Dans le ciel de mon âme

Une question qui me brûle le bec
Moi qui sais tous les bleus
Dont tu n'as pu rêver :

Par étrangeté des choses
Curieux choix du destin
C'est toi qui fus choisi
Pour prendre soin de moi
Et de tout ce qui est

Toi,
Qui ignores ce bleu
Qui est monde liquide
Et qui ne ressens pas
Le ventre de la Terre
Toi qui ne vois de moi
Que deux ailes au lointain
Aussi belles les voies-tu

Toi,
Qui étais destiné
À recueillir l'eau rare
Dans la coupelle jointe
De tes mains nocifiées
Pas seulement pour la boire
Mais parce qu'elle est précieuse
Et que le geste est beau

Comprends-tu mon image ?
La comprends-tu vraiment ?

Alors dis-moi, mon frère humain
Toi qui trébuches encore
Sur les pierres des chemins
Et pourtant fus choisi

Dis-moi :
De cette curieuse loi

Qui t'a fait de la Vie
Le bien étrange gardien
Toi, qui vis aujourd'hui
Et perces les chemins

L'as-tu juste oubliée
Ou l'as-tu jamais sue ?

Et vois ! Comme ma question
En abritait une autre
Sœur jumelle cachée
Plus ardente, plus urgente :

Cette loi qui fut donnée
À ton cœur d'être humain,

À la toute fin des fins
Quand te décideras-tu
À enfin l'honorer
Au nom de tous les miens ?

HORNOPIRÉN

(2025)

À Pablo Neruda

C'est une terre franche et claire
Où nul éclat ne roule
Que les colères du ciel

Un rêve d'ailleurs et d'arbres
De montagnes et d'eaux vives
Aux couleurs immortelles

Une terre de fin de geste
Délivrée de l'asphalte
Ignorée des bolides

Où d'immenses seins de roche
Emergent des pans marins
Où s'écharpent les brumes
En quelques ruts salins

Et où les hommes se posent
Au creux des anses profondes
Bassins de femmes offerts
Aux immenses et lentes ondes.

LE SILENCE DU VENT

(2025)

La parole s'irriguait
Dans le souffle du monde
Il y avait les aigles
Les cerfs
Les daims
Les grands poissons aux écailles vives

Les hommes l'avaient reçue
Dans le cercle du don
Les franchisseurs de cols aux fourrures enneigées
Les clairsemeurs d'eau pure
Les déchiffreurs d'aurores

Désormais, les visions
Rongeuses timorées de morne plaine
Pétrifiées par les ombres

Et l'eau vive entachée
De trop de sermons de charbon sale
Et les paroles
Épuisées comme herbe d'été

Le vent avait soufflé
Déployant les vertèbres
Essaimant les pupilles
Aujourd'hui il se tait

Quel chant pourrait bien naître
Sur cette terre vitrifiée
Lamée de herses grises
Et ces steppes arasées
Par trop de nuques pliées ?

La parole était don
Dans le cercle du vent
Mais la ligne a rompu
Brisée des craquelances
Des voix de lave glacée
Alors le vent s'est tu.

Mais si ce silence
Sillonne ton cœur de peine
Dis-toi qu'il n'est pas fin ;
Il est pont suspendu
Ce gué entre deux voix
Où l'écho du passé
Insème un chant qui vient

Dans la suie des forêts
Sommeille le grain nouveau.

SOIR CHILIEN

2025

Nous étions ravivés
Par une complicité d'eau profonde
Émergeant d'une nuit de roche
Sous un ciel neuf d'étoiles

Résonnant en silence
Des chœurs toujours repris
Aux cohortes immenses
En nous l'air se taisait

Seules s'éteignaient au loin
Quelques phrases mortes-nées
Pâles échos de l'abîme
Qui nous auraient fait rire

Mais rien ne nous troublait
Sous le regard des ombres

Et nos âmes déliées
S'élançaient dans la nuit
En sternes jumelées

Et le soir descendait
Pendant que la mer monte
La preuve des aînés
Passait comme une ride
Le calme s'ignorait
L'évidence dansait
Pure comme une douce lame

Et tu voyais comme moi
Sous les masques du vide :
Plus rien n'avait d'absence.

ICI GISAIT LE MARBRE

2025

Ma vie est pleine
Bien plus que je ne l'imagine
Les arbres et les bosquets
Sont d'un vert à connaître

Tu luis comme une pluie
Sur les pavés d'hiver
D'un très ancien cimetière
Mais tu n'es que passant

Les stèles aux paupières de pierre
Sont derrière toi
Plus d'étreintes dans le marbre
Tu les trouveras ailleurs

Promesses sous la peau cuir du monde
Les pieds foulant
Le sable du levant
Là où le temps s'encercle

Observe-le, ce marbre
Regarde-le
Sans cesse en toi il veut
Il impose et exige
Ses veines de granit

Mais tu l'embrasses
De cette vision d'été
Où jamais
L'horizon en sa ligne
N'a connu l'anguleux
Oui tu embrasses le marbre
Père de toutes les manigances

Ne le laisse pas trôner
Ni clouer la lumière
Sans cesse réchauffe-le
Donne-lui un pouls
Au cœur probable de ton regard

Et par la trame sûre
De ton courage de soie
Insiste, fais et observe

Et puis un matin de frontière
Contemple bien ton œuvre
Ce marbre qui voulait
Tu le verras se fondre
Comme une étoffe vieille
Qu'un geste décida
D'abandonner au sol

Tu le verras s'abstraire
À force de la danse
Du soleil et du vent
Et des Prières de pluie
Par toi-même ordonnées

Vois-le, c'est maintenant !

Par la terre se dissoudre
Jour à jour
Absorbé
Incorporé
Vois-le
Par ce regard qui s'ouvre
Se désenchâsser de toi

Car le marbre est tout contraire
Plus il est vu moins il existe

Et un beau jour dis-toi
Lucide, délié et clair
Empli d'une eau charnelle
Épargnée des victoires

Dis-toi tout simplement :
"Ici gisait le marbre"

Et poursuis ton chemin.

LE CANTIQUE DE NOS VIES MELANGEES

2024

Je suis ton ciel qui est mien
Tu es ma montagne qui est tienne
Je suis ta mer de sable frais
Tu es ma terre d'eau libérée
Je suis ta nuit illuminée
Tu es mon jour ombragé
Je suis ta faiblesse guerrière
Tu es ma force de misère

Quelle drôle de vie nous avons, mon amour
Avec tous ces mélanges de nuit et de jour
Qu'il est beau notre chant, mon aimé
Le cantique de nos vies mélangées

Je suis ton pain immangeable
Tu es mon poison délectable
Je suis ton fracas de patience
Tu es mon chant de silence
Je suis ta blessure aimante
Tu es ma tendresse heurtante
Je suis ton fou-rire dans les cimetières
Tu es ma gravité légère

Quelle drôle de vie nous avons, mon amour
Avec tous ces mélanges de joie et de larmes
Qu'il est beau notre chant, mon aimé
Le cantique de nos vies mélangées

Je suis ton lac de pierres sèches
Tu es mon roc tendre d'eau fraîche
Je suis ta beauté maléfique
Tu es ma laideur magnétique
Je suis ta nuit blanche reposante
Et toi mon sommeil épuisant

Quelle drôle de vie nous avons, mon amour
Avec tous ces mélanges de toi et de moi
Qu'il est beau notre chant, mon aimé
Le cantique de nos vies mélangées

Je t'aime parce que je veux te quitter
Tu me quittes parce que tu veux m'aimer.

AU DEBUT EST LE SON

2024

Écoute mes mots comme ils s'envolent
Ils sont pure musique
Qu'aucune parole ne pourrait encercler

Ils roulent, ils claquent, ils s'élancent
Comme des aigles du levant
Portés par les brumes des collines éternelles
Phare invisible
Guidant ma course dans sa lumière

Jamais je ne pourrai revenir ici
Je ne suis là qu'une fois
Où personne ne peut me suivre

Écoute ma musique
Mes mots sont sans paroles
Ferme les yeux

Avant les mots
Il y a les sons
Lumière liquide
Se fraye un chemin en moi
Ouvre, creuse,
De nouvelles voies profondes
Sillons dans la chair du silence

Ma moelle se dissout
En nappes onctueuses
D'un violet orangé
Et je prends vie stellaire

Tous les soleils éclatent,
En prisme de lumière inversée
Et font voler mon crâne
En une fronde d'oiseaux cristallins
Vers la croix du grand ciel inconnu

Je ne suis plus qu'un grain de sable
Foudroyé d'un orgasme sanctifié
Danse de scorpions

D'oscillations rythmées
Dans les replis nacrés des galaxies

Écoute ma musique
Deviens cette vague souple
De l'air qui jamais ne nous quitte
Mais sans cesse revient
Un jour
Nous ne serons plus que cela
Cette pulsation,
Cette vague,
Plus besoin de respirer
Mais toujours : ce chant-un qui s'élève
Nous emmène et nous happe

Nous ne faisons que nous réveiller
Mais nous avons toujours su danser

Écoute comme ça tape et tape encore
Aucun sang ne coule de ces frappes
Au contraire
Notre sang danse en rythme

Écoute le rythme
La transe t'emporte
Mais tu restes là
Le son ne t'appartient pas
Les mains qui le jouent
Ne sont pas les tiennes
Les sons attendent d'être découverts

L'animal a vécu
Et le son va plus loin
Qu'il n'a jamais été
Puis épouse le silence
Et la boucle est bouclée

Pulsation
Boucle infinie
Substance
Tout est son

Il fut dit
Au début était le verbe
Mais ce n'est pas exact
Au début est le son.

CLAMEURS

2024

Je les entends venir
ces clameurs,
par-delà les montagnes.
Le vent apporte déjà
les rires des victoires;

Et je connais ces chants,
c'est la gloire des nations,
des drapeaux érigés
et d'autres piétinés,
les chants des partisans
et les pleurs des perdants;

Dis-moi que je me trompe,
que c'est juste le vent
qui joue les grands tonnerres...

Mais...

Je les entends, encore
ces clameurs,
par-delà les montagnes,
le vent apporte ce soir
les hourras des victoires;

Et je connais ces cris :
ce sont ceux de ces frères
qui se broient d'une main
pendant que l'autre enlace.
C'est le cri si muet
de la vie qu'on efface
dans un rictus de glace ;

Dis-moi que je me trompe,
que c'est juste le vent
qui joue à perdre haleine...

Mais...

Je les entends, toujours
ces clameurs,
par-delà les montagnes,
c'est le son du talion
et de cette peste immense
qui couvait à bas bruit
mais qui maintenant éclate!

Écoute, écoute ce que j'entends :
J'entends les rires pleurer,
des gens qui chantent et dansent
autour de grands bûchers
sur une terre désâmée;

Et les ballets grinçants
des corps araidis
trionphant sur la voûte
du dos des abdiquants;

Dis-moi que je me trompe
que nous n'avons pas frayé
tout ce chemin pour rien...

Mais...
Je les entends, si fort
ces clameurs,
par-delà les montagnes...

Où fuir, ami, dis-moi ?

Existe-t-il cette terre
où les chants des frontières
bruisseraient d'incertain
comme une nuit de lointain ?

Où l'acide des triomphes,
en ses prismes de gloire,
ne saurait corroder
la douceur de nos jours ?

Où la joie nous serait
pluie de pétales intacte

sur les ondes furieuses
des victoires amères ?

Dis-moi que je me trompe,
que mon âme prend peur
bien plus qu'elle ne devrait...

Ou bien que toi-aussi
tu les entends venir,
ces clameurs qui recouvrent
les lignes claires des montagnes,

Et les réprouve tant^[...]_{SÉP},
qu'ensemble nous prendrons,
comme des guerriers sans cibles,
le chemin des maquis :
L'autre route des cimes !

Là où le chant du monde
n'est ni cri, ni silence,
mais poème vivant
que jamais rien ne fige;

Là où les voix rendent armes
aux aubes sans mensonge,
et où la loi n'engloire
ni herbes ni oriflammes;

Oui là, et seulement là,
où les rires ne crient pas,
quand les clameurs s'éteignent
dans le silence des règnes.

TES LARMES DE LUMIERE

2024

Ce matin, mon bel amour,
Où tu sommeilles à mes côtés
Je repense à tous ces jours
Où par ta vie
La vie m'a aimée

Je nous revois libres et légers sur les chemins sauvages
Le vent mélangeait nos cheveux
Et au loin, les grandes montagnes bleues
Étaient nos proches confidentes
Le monde ne chantait que pour nous

Je me souviens de tout cela
De notre amour et de ce chant
Mais si je ne devais garder
Qu'une seule chose de toi
Ce seraient tes larmes de lumière

Je nous revois danser parmi les ombres
Dans les couloirs de pierre muette
De la ville aux regards sombres
Notre amour éclatait comme une fleur de roche
Et les étoiles emplissaient nos poches

Je me souviens de tout cela
Et de la danse et de la joie
Mais si je ne devais retenir
Qu'une seule, une seule chose de toi
Ce seraient tes larmes de lumière

Je nous revois faisant l'amour
Épousés par un ciel d'été
En nous, le feu honorait le velours
Dans un brasier de jasmin frais
Et nos peaux ne faisaient plus qu'une
Dans un foyer lacté de lune

Je me souviens de tout cela,
Et de ta peau, et de ta voix
Mais si je ne devais graver

Qu'une seule chose de toi
Ce seraient tes larmes de lumière

Avec toi j'ai vu des ciels que mes yeux ignoraient
Plongé dans des eaux de sables soyeux
Que ma peau attendait

Tu m'as fait vivre bien plus que je ne vivais
Là où la mort n'était plus qu'une idée

Je me souviens de tout cela
Et de la vie, et de la soie
Mais si je ne devais emporter
Qu'une seule chose de toi
Ce seraient tes larmes de lumière

Lorsque tes bras n'ont plus rien à m'offrir
Que ce que tu t'offres toi
Et où ton cœur s'ouvre au mien
Comme au premier moment
Comme un soleil renaissant
Et où mes yeux voient les tiens
Comme au premier instant
Si je devais ne vivre qu'un temps
Qu'un seul instant, un seul moment
Ce serait de voir couler tes larmes de lumière
Celles par lesquelles, à chaque fois,
Mon bel amour, mon roi des rois
Je te rencontre enfin

Je me souviens de tout cela,
Et de l'amour et de la joie
Mais si un jour tu devais oublier
Tout ce par quoi la vie nous a aimés
Je me battrais pour que tu retrouves
Le chemin de tes larmes de lumière

Là où la pierre et le métal
N'ont jamais existé.

DANS LE CHAMP DU SANS-AGE

2024

Dans le champ du sans-âge
j'avance au son du soleil finissant
d'une journée frissonnante
dans l'à-peine du printemps

La jeune chaleur d'en dehors
joue avec la chaleur de mon corps
Elles se fondent
dans un dialogue complice
retrouvailles !

J'avance en mon corps de marche,
régulièrement
Sous mes pas l'herbe encore jaunie
sur un tapis de vert nouveau
craque comme de la céréale sèche

L'air est pur
le silence en son socle total
seuls, tout autour, les chants d'oiseaux

Au loin, m'apercevant
cinq biches s'enfuient en des courbes gracieuses
petites taches blanches de leur queue rebondissant

J'avance vers le bois et les pierres moussues
jadis sculptées par des mains d'hommes
qui naquirent, vécurent, se réjouirent et souffrirent
avant de disparaître

J'avance dans le champ du sans-âge
et le soleil n'a pas d'âge
et rien autour de moi n'a d'âge

Je suis plongé, immergé, englouti,
insignifiant point de conscience en mouvement
parmi des milliards et des milliards d'autres
dans un univers infini,
sans origine ni fin

sans limites

Et dans cette totale présence
et ce silence immense
bonheur simple et premier de vivre
comme celui d'être vécu

Sans intellect,
quelques mots seulement
qui traversent l'esprit
et nourriront ce poème

Et pourtant écrire... à quoi bon ?
L'expérience est passée
pourquoi la faire revivre ?

Et pourtant, écrire, oui tout de même
Si possible avec style
cette tendresse amoureuse du "tout-soi"
en même temps que de ce "rien-soi"

Et ce moment présent
dont les lignes de force se concentrent
jusqu'à tout englober

Toujours cette danse des paradoxes

Oh combien oui, écrire *cela*,
qui est musique,
vibration,
harmonie éternelle

Alors oui, j'écris
comme d'autres peignent
chantent, dansent et soignent
comme les êtres anciens
ont dressé des pierres nues
dans les nuits longues du temps

Comme d'autres font l'amour
s'animent et respirent
embrassent le silence
et d'autres l'embellissent

J'écris parce que la vie aime
m'anime et me traverse
et que je ne peux m'empêcher
de rechanter son chant.

L'ODE AU CRISTAL

2023

Jadis,
nous marchions sans peau,
dépossédés du choix.
Pour nous abriter des pluies battantes de ce monde,
nous n'avions d'autre refuge que l'oscillation —
entre le trop et le pas assez,
entre la dureté brutale et l'effritement silencieux,
entre la forteresse aveugle, laminaire,
murailles sans regard, sourdes et droites,
et le château de sable de nos grèves enfantines
que la mer reprenait avant la nuit.

Alors le bois vint —
cœur battant sous l'écorce,
muscle lent du monde.
Il nous prêta sa patience,
sa mémoire montante,
sa croissance offerte,
et nous tendit sa force,
en ronde chaleur d'un soleil restituée
— don que nous n'oublierons jamais .
Frères nous sommes, sous le ciel,
de toujours et pour toujours.

Mais le bois ploie.
Et meurt, un jour.
Il n'est que passage dans le grand temps des siècles.

Aujourd'hui, il nous est donné
de ressentir et bâtir autrement.
Une matière nouvelle appelle notre alliance :
clarté et puissance,
transparence sans faiblesse.

Voici que s'ouvre un autre seuil.
Le monde ne nous demande plus de ployer,
mais d'entrer debout dans la transparence.
Voici que vibre un chant plus pur :
le cristal —
force d'étoile silicée,

clarté sans concession,
vérité nue et nue encore.

L'éternité du cristal nous attend.

Il était temps.

Il est déjà temps.

Temps de naître de nouveau
dans la lumière qui ne s'offre
que pour mieux résonner.

GAUDI, LE MAITRE DU CORAIL

2023

Sais-tu, mon fils, que les gens se trompent sur la *Sagrada Familia*? Ce n'est pas une basilique érigée sur la terre, c'est un navire de corail baignant dans une eau lustrale devenue air par la force du génie de Gaudí, une concrétion marine qui est sous la surface et monte sans cesse vers la lumière. Le regard ne peut suivre, aspiré par ces vagues de soleil éclaboussant les vitraux, grandes anémones translucides ivres de couleurs vives.

Dans nul autre de ces vaisseaux de pierre à la gloire du ciel que les hommes ont bâti tu ne sentiras cela, pas même en cette cité de Rome d'où tu viens : ici, l'admiration ne peut être que marine. Cette cathédrale est une mer qui se serait départie de la déferlance des marées par respect pour ses temples de sables. Elle confond le visiteur par la force de la beauté de ses grandes nappes liquides, onctueuses comme l'écume, soyeuses comme des tapis d'algues, dont la nef s'imprègne à rythme régulier, dans le bruissement répété des ferveurs silencieuses.

Aucun doute à avoir : nous ne sommes pas sur la terre. Nous sommes à l'exact point de rencontre sacré d'une terre liquide azurée et d'une ocre mer minérale.

Et nous recevrons en vagues cette lumière des vitraux, franche et douce comme un regard d'amour, tendre et vraie comme le sourire de pierre vive des Bouddhas millénaires.

Un jour, mon fils, nous reviendrons ici, toi perché sur mes épaules, nous émerveillant ensemble de ces jeux aquatiques reliant arabesques de pierre et jeux de lumières, et qui font vibrer et flotter ce grand vaisseau organique, lui donnant la force de défier la pesanteur et les éléments, dans l'irrespectueuse insolence d'une jeunesse toujours neuve.

Et, peut-être qu'avec ta petite main, comme tu le fais souvent lorsque tu veux attirer mon attention ou m'imposer le silence pour faire valoir ta voix, tu tourneras mon visage vers le tien, et me diras, comme cette autre fois où nous étions entrés dans une église, alors que je te tenais dans mes bras — te souviens-tu de ce que tu m'avais dit ?

— : "papa, c'est beau ces lumières !"

Oui, elles sont magnifiques ces lumières, mon amour, mon fils.

NI AVEC, NI SANS

2023

« Pour voir les sombres bords qui s'ouvrent aux aveugles. »

Shakespeare

Splendeur des lumières

Je ne te voyais pas

J'étais bien trop aveugle

Car mes yeux ne s'étaient pas fermés

Pourrais-tu le comprendre ?

Je ris et pleure,

En même temps

Mais ne suis

Ni le rire, ni les larmes

Je suis de retour en chez moi

Que je n'avais jamais quitté

Mais d'où j'étais parti

Je repousse et accueille

Avec les mains d'un bouddha

L'une dit : « viens »

Et l'autre : « reste où tu es » ;

Esclave de l'une

Comme de l'autre

Je jubile pourtant

D'être libre des deux

Dans le même temps

Comme un fou insensé

Qui danse sous la foudre

Et chante, en s'amusant,

De ces « ni avec, ni sans »

Et *Tralala*, et *Tralalère*

Je suis le trouvère solitaire

Des paradoxes stellaires.

JE VEUX CE PONT DE LUMIERE

2023

Je veux ce pont rutilant de lumière
Comme une guirlande de Noël
Comme une artère de sang doré
Enjambant les eaux sombres et troubles
Des secrets et des songes
Et les eaux circulaires
Des trop anciens mensonges

Un pont parcouru de frissons rectilignes
Et de vivants pressés
Tel un flot séminal
De lucioles amblyopes
Aimantées, telles des isotopes
Par les rives éclairées
Et les franches béances
Aux grandes façades immenses

Je veux ce pont solide
Effilé en ses lignes
Luisantes comme les ailes d'un aigle
Dans un ciel de violine

Un pont aux piliers imposants
Arqués comme des solstices
Décorés, eux-aussi
De lames étincelantes
Comme des bijoux de femme Atalante

Oui,
Je veux ce pont de lianes
Et de haubans d'acier
Suspendu entre l'avenir
Le présent et le passé

Cette arche synaptique
De lumière ruisselante
Surplombant les abîmes
Saturées de flots noirs

Où un grand bateau blanc
Grave la nuit tranquille
d'un glyphe d'eau liquide
qui va s'élargissant

J'aime traverser ce pont
Et observer l'en-face
Sur la rive à venir : promesse reformulée
En ses mille lumières
Vois ! à perte de vue
Nulle tanière
Rien que des rues et des boulevards
Et des avenues neuves
Ivres de foules vives
Tous éclairés par une énergie folle

Plus rien n'est rien dans l'ombre

Mais un jour lassé
D'autant d'ors et de gens
J'irai voir les montagnes
Aux écharpes de vent
Où des neiges altières
Couvrent de pagnes bleutés
Les épaules puissantes
Et les dos immobiles
Des grandes roches reptiles

Et là
Ayant l'enfin
Je m'enivrerai
Des franchises des parois
De la fraîche certitude des glaciers
Et de l'esprit du Vide.

LE POINT EXISTE

2022

La méditante côtoie le pervers
L'agresseur danse avec l'agressé
La victime enlace le bourreau
Le faucheur fleurit les cimetières
Le héros protecteur
Brise les nuques sans regret

Et toi qui me lis,
Tu crois en qui tu es

Le monde, ce gigantesque jeu
De forces nues tous azimuts
toutes directions
Mélangées, conjointes et simultanées
Entrecroisées et entremêlées
Disjointes et conjointes à la fois
Maillage grouillant de lignes d'ondes
D'actions, de désirs et de pensées

Le *point* existe
Que tu ne peux atteindre
Ni par le désir
Ni par la volonté

Tu ne peux que créer les conditions
Pour qu'il se révèle

Intact
Incréé
Toi, en ton immensité
Non concerné par tout cela
Souviens-toi :
Tel que tu es né
Tel que tu fus
Avant même que d'être.

HARMONIE D'AUTOMNE

2021

La plaine entière vibrait de son repos du soir, paisible comme un souffle qui se pose. Une teinte d'armoise violine emplissait l'horizon où de paisibles nuages aux contours délicats dessinaient des montagnes méditantes de laque mauve ciselée.

Jamais paysage ne fut moins sépulcral.

Montant d'une terre où des ombres obscures esquisaient déjà une danse immobile, une note, une seule, longue et tenue comme un point d'orgue dans le cycle immuable des saisons, sembla contenir et condenser tous les échos du monde.

Puisant sa pulsation aux vibrations des derniers éclats de l'été qui avaient effleuré la corde des saisons, elle se déploya en un accord ample et profond, aux tierces rondes et tièdes comme des seins de femme.

Puis, avant de disparaître, elle se ramifia en une étoile d'harmoniques fraîches et cristallines, imperceptible présage des froides craquelances et des replis blanchis de l'hiver à venir.

Oui. La terre, vibrante encore aux feux d'une saison abolie, se réservait et se préparait à la suivante, comme une amante qui s'offre dans l'attente.

L'hommage entre deux hommages était celui du soir.

L'air était frais et pur, élégamment bleui de senteurs végétales, d'effluves de racines et de parfums de terre. Aucun vent, aucun bruit ne venaient troubler l'atmosphère, claire comme un songe d'enfant, limpide comme un esprit d'Orient.

Le voyageur glissait presque silencieusement sur la route rectiligne qui longeait la crête surplombant les grandes falaises de craie blanche. Le ruban d'asphalte noir se déroulait sans heurts devant le capot de sa voiture qui semblait, par une imperceptible précaution de moteur, vouloir elle aussi participer à l'harmonie des choses.

Par la fenêtre entrouverte, un adagio d'air liquide coulait en écharpe sur son côté gauche, autour de son bras, de son épaule et de son cou. Il était heureux, de ces moments où rien ne manque, où tout est plein d'une

évidence en-deçà du vol pesant et lourd des mots, semblable à celui de ces grands oiseaux mouillés qui peinent à s'extraire de l'océan qui les a nourris.

Et la nuit se faisait.

À l'ouest, à peine détachée de la ligne d'horizon, une pointe de diamant incandescent poinçonnait l'ouvrage d'orfèvre de la voûte céleste, captivant l'attention, aimantant le regard. Que celui-ci s'y offre ne serait-ce qu'une seconde et le cercle du temps se figeait et s'ouvrait en son centre, engloutissant les âges, abolissant les époques. Alors, la plaine tout entière s'effaça, telle un vaisseau englouti s'élevant des eaux noires, et la nuit retourna son regard.

Et surgit alors un monde de dunes, de sable et de silice émergeant des profondeurs de la mémoire des hommes, où de très anciens bergers d'Ispahan faisaient monter des chants d'amour et de joie, toujours plus haut dans l'air limpide et cristallin du soir, offrant à cet astre brûlant des noms d'amoureuse inaccessible.

Unies comme au premier jour, le ciel et la terre enfantèrent d'une étoile dans le grand ciel sans fin et à l'écho tranquille.

Tout était là, épargné des mouvances.

LA FIN DU SPHYNX

2021

J'annonce : ma parole se porte elle-même
réjouissances
promesses ;
dans le ciel d'aujourd'hui
ne monteront plus les chants de demain

Les temps anciens :
Un sphinx s'est tu
et une énigme est née

Désormais :
L'énigme s'est éteinte
le sphinx s'est effondré

Les anciennes dunes aux grains coupants
ont vu le tranchant de leurs cohortes granulaires
s'émousser jusqu'à épouser les courbes tendres
des pieds dénudés des enfants riant
dans le soleil des dunes

Dans les sables désormais inutiles
plus rien ne sera bâti d'eux
et si la foudre bienheureuse veut
féconder les anciennes poussières
nous érigerons sur le cristal
où coulera à flots la lumière.

OFFRONS-NOUS CE MOMENT

2021

Offrons-nous ce moment
Comme les étoiles s'offrent à la nuit

Comme la poitrine s'offre
Au souffle de l'enfant endormi

Comme le soleil s'offre
À la chaleur de sa propre vie

Et le silence, aux gorges immenses
Des plaines échevelées

La vie a des mains en corolles d'eau suave
Jamais vieille
Et son regard d'or bleu est pour nous

Accueillons cet instant
Et offre-moi ta main

Allons vers l'inconnu
Comme on foule une terre rare
Où nul être que nous
N'aura laissé sa trace

Mon amour.

CE TOUT PETIT BRIN D'HERBE

2020

Et j'ai ramassé un tout petit bout du monde dans mes mains
Et j'en ai pris bien soin
Et c'était très concret

Pour ce bout du monde que j'avais dans les mains
Ce tout petit brin de rien
J'ai fait quelque chose
J'ai donné ma vie pour ce bout de la terre
Que j'avais dans les mains

Sais-tu ? Même si ce elle n'était rien.
Cette toute petite tige frêle
Je me suis consacré à elle
A donner soin
A prendre soin d'elle

Juste une petite part du monde
Mais le monde entier était dans cette petite part du monde
Qui tenait dans ma main

Je n'ai pas rêvé plus haut
Que cette frêle petite tige
Que ce tout petit brin d'herbe
Dans une paume immense

Mais je n'ai pas non plus rêvé
Plus bas que le monde en entier
Dans cette petitesse infinie

J'en ai juste pris soin
Et c'était très concret.

L'ENFANT QUI AVAIT MANGÉ TOUT LE SOLEIL

2020

Deux immenses éclats d'obsidienne pure.

Eût-elle possédé pareilles gemmes que la Reine de Saba ne les eût certainement pas offertes à Salomon, mais conservées précieusement dans quelque pièce secrète de son vaisseau de pierre.

Deux immenses yeux noirs d'obsidienne pure captant, concentrant et redonnant toutes les lumières vraies de tout l'amour du monde. D'un tel éclat que l'âme, à le recevoir, se dénudait devant lui et atteignait au cœur où elle déposait dans le creuset de ses mains jointes d'opale un chant d'amour sans cesse renouvelé.

Devant ce regard, il se sentait absorbé et inclus tout entier en lui, dénudé en même temps qu'enseigné d'une vérité immémoriale, quelque chose à voir avec la vie intacte et pleine, transcendant les âges, les époques, les villes et les mondes. Un regard sans mémoire, sans passé, sans histoire, offrant sa présence et son amour indicibles, dans l'ancrage d'un présent éternellement posé. Un regard miroir de ce qui, toujours, est.

Curieusement, il lui semblait que la lumière s'inclinait devant ce regard, qu'elle baissait en intensité autour de son fils, qu'elle se ployait et se ramassait comme un chat près du feu aux premiers froids d'hiver. Oui, il lui semblait que son petit garçon mangeait le soleil, tellement l'éclat de ces deux grands yeux noirs emplissait tout l'espace, dans sa langue de silence iridescente.

- Non, il n'a pas mangé le soleil, lui répondait doucement la mère de l'enfant.

Bien sûr, lui répétait à qui voulait l'entendre que son fils éclipsait tout le soleil, tellement il était fier de son petit soleil rayonnant de lumière. C'était sa joie profonde à lui. Une joie qui l'inondait en ondes charnelles à travers ses veines, faisant s'élever son cœur toujours plus haut dans sa poitrine, jusqu'à ce que, dépassant la chair même, il s'envole sur une monture cristalline de souffle pour frôler la lisière des plus lointaines étoiles. Puis, son cœur revenait dans le creuset de sa poitrine, accompagné de ce soupir caractéristique de qui a l'impression d'être trop petit pour contenir la vastitude de tout le bonheur qu'il lui est offert de vivre.

Au village, où sa joie résonna dans toutes les cours, toutes les ruelles, rebondissant sur chacune des arrêtes des façades dans un crépitement de grêle vive, ses paroles atteignirent bien des oreilles.

- Voyez comme mon fils mange le soleil !

Cependant, quelques esprits chagrins le prirent au mot, constatant en effet, et du bout de l'œil, que la lumière avait pâli depuis l'arrivée de l'enfant, et leurs épaules s'abaissèrent encore plus sous le poids redoublé d'une sourde inquiétude : « Mon Dieu, c'est vrai ! Il a mangé le soleil, qu'allons-nous devenir ? ».

C'étaient des gens qui avaient peur, peur que la lumière s'efface ou qu'elle ne soit trop intense, prisonniers de ces histoires de vies où se devine au loin, derrière l'horizon, le roulement incessant des ombres du malheur. Des gens du monde des temps anciens et de la terre d'avant, de cette terre qu'on interroge chaque matin avec inquiétude, pour savoir si rien ne va changer, en espérant que tout sera encore comme hier, dans la promesse à peine écornée de l'immobile.

Des gens qui avaient oublié, ou qui ne savaient pas, ou qui ne savaient plus, le vrai possible de la terre, de l'amour et d'un regard.

Et pourtant, malgré leur attachement, de cette terre sur laquelle ils gardaient le regard obstinément baissé, suivant les traces poussiéreuses des aïeux, ils n'en connaissaient qu'une glèbe sourde et sèche. Mais ils auraient donné leur vie pour elle.

Ils voulurent fomenter, semer l'alerte de leur voix détimbrée devant le danger qui menace, et peser de leur petite multitude sèche sur les villageois pour prendre des mesures, réagir, enfin quoi, faire quelque chose ! mais on n'écoula pas ce que ces ombres dirent. On ignora leurs têtes penchées et leurs corps incertains, leurs cœurs durs et sombres comme des lits de paysans, et leurs reins noués comme des sarments de vieille vigne, et on les vit, éccœurés, retourner chez eux, enveloppés dans leurs écharpes de laine passée, et dans les ruelles étroites où ils habitaient, l'ombre des premières lueurs de la nuit recouvra peu à peu leurs silhouettes vacillantes, dans le son finissant de leurs pas lents et las.

Bientôt dans le village, il n'y eut plus aucune rémanence des vieilles peurs ridées.

Alors, parmi celles et ceux qui vivaient réellement, une fête fut décidée et donnée, en l'honneur de l'enfant. Ce fut une réussite. Des lumières et des sons emplirent toute l'atmosphère, caracolant bien plus loin que les heures, et les chants et les danses traversèrent la nuit de part en part, comme des flèches soyeuses. Derrière leurs volets tirés, les vieux de l'ancien temps pestaient et condamnaient.

Au petit jour, dans l'accalmie des coroles humaines émergeant de la fête, et par une singulière alchimie de gestes identiques, les regards se levèrent un à un vers le ciel, et ce qu'on vit figea chaque visage dans une expression de stupéfaction, autant que d'émerveillement. Émergeant des dernières ombres de la nuit, un soleil immense et redoublé illuminait l'aurore d'une clarté jamais vue, jamais connue.

Étendant sa lumière sur tout l'horizon comme une cape violine s'élevant des épaules de la terre, il redéfinissait chaque objet, chaque être, chaque teinte jusqu'en ses moindres détails. On eut dit qu'il prodiguait une lumière neuve, comme celle qui irrigua le premier jour de la naissance du monde, bien avant même que la terre ne fut, ni que l'homme ne la foule de ses pas.

Et le silence se fit, devant tant de beauté et d'harmonie.
Alors, le père comprit. Alors tous comprirent, y compris les si vieux.

L'enfant n'avait pas mangé le soleil, il l'avait *ravivé*.

Dans son petit lit peuplé d'ondes soyeuses, l'enfant riait, riait de bonheur d'être, et son rire étincelant fit chanter le ciel jusqu'aux églises lointaines, aux façades desquelles il souleva des myriades d'ailes blanches, comme ces nuées d'oiseaux clairs qui s'envolent chaque hiver pour les ciels ignorés des étés à venir.

La mère, calme et tranquille, souriait. Elle savait.

Elle avait toujours su.

DANS LE JARDIN DES OFFENSES

2019

*Il lui avait dédié ce poème,
tracé à l'encre d'améthyste
sur le parchemin d'un rêve.
Le soleil s'était couché
depuis longtemps.
Il tenait le parchemin
tout au bout de ses bras,
haut vers le ciel,
vers la nuit peuplée d'étoiles ;
chacune d'elle picotant
d'un éclat de porcelaine fine
le tendre épiderme de vélin.
Par transparence,
les mots se fondaient peu à peu
dans l'infini velours bleuté
de la voûte caressante.
Et la lune était ronde,
pleine et ample
comme un ventre de mère,
et la terre était calme
dans l'attente sereine
de son heure sacrée.*

Cette heure allait venir.

Dans le jardin des offenses
il y a un carré de terre
où poussent les plus belles fleurs
et les plus parfumées
le carré de terre
des offenses pardonnées

Dans le jardin des offenses
dans le carré de terre
des offenses pardonnées
parfois des mains se joignent
sous une offrande de ciel
exauçant la prière
qui chuchotait à peine

sous le bruissement lent
des grandes ailes froissées

Dans le jardin des offenses
parfois des mains refusent
ignorent et se détournent
parfois des mains hésitent
se cherchent et se rejoignent

Parfois des mains caressent
Et parfois elles acquittent

Et moi, dans ce jardin
où j'ai longuement peiné
dans la nuit de pierre froide
j'ai pu connaître la grâce
du pardon de tes mains
déposées sur mon cœur

Et voir naître l'après

Un chemin neuf s'ouvrir

Pour ne plus revenir
malgré toute la beauté
des fleurs de silence
et de l'air embaumé
de ce carré de terre
des offenses pardonnées.

MATIN D'ETE INDIEN EN FORME DE HAÏKU
2019

Matin d'été indien

Ce chemin d'herbe entre les champs récemment fauchés

Parfum de bergamote

Soleil

Le chant du petit oiseau

Le chant de la petite fille

Mystère joyeux

Nul besoin de compréhension

PARTAGE !

2019

Inspiré par la lecture de quelques textes de David Léon Mandessi Diop.

Partage ta chair et ton soleil ;
partage ta main posée sur ta cuisse ;
partage le soleil qui modèle ton visage ;

Partage tes mains ouvertes ou refermées sur un objet, peu importe ;
partage ce moment qui échappe aux liens du temps ;
partage maintenant, aujourd'hui et demain ;

Partage ce que tu sais sans arrière-pensée ;
partage la connivence des voisins,
d'une fenêtre ouverte à l'instant sur ton jardin,
le monde est rempli de chansons, de musique et de chants,
de bruits et de vents ;

Partage ton silence,
parfois la joie est silencieuse, pas toujours en mouvement ;
partage ce qui fait que ton regard se lève plus haut vers le soleil
et que l'oiseau passe à portée de ta vue ;

Partage le sillage de cet avion, loin, très loin,
dans lequel se trouve peut-être ta fille en cet instant,
qu'ils partent pour des contrées connues ou inconnues,
tous les avions se croisent,
regarde leurs traces dans le ciel, comme elles sont étonnantes ;

Partage la petite maison en bois posée sur la branche basse pour les oiseaux,
un merle vient d'y entrer et d'en sortir,
tu dois racheter des graines ;

Partage le chant du merle, indifférent aux grands bruits du monde,
et la caresse du vent qui est comme une onde de surface profonde ;

Partage l'ombre de l'arbre sur l'herbe du printemps chinois ;
partage la première danse des tout premiers insectes
qui brillent dans le soleil,
qui brillent comme les étincelles accrochées à tes cils,
petite pluie de lumière ;

Partage ce que tu sens ;
partage ton poids ;
partage ta chair ;

Partage ce temps et ce moment
où l'écume n'est pas nécessaire à la vague
dont elle fait pourtant partie ;
Partage ta stupeur inutile :
certaines personnes ne sont plus là,
alors que le bruit du monde est toujours là,
et il en sera encore ainsi dans dix mille ans ;

Partage ton ventre, ton cœur, ton sexe,
et tous tes battements ;

Partage ça ;
partage tout ça ;

Partage, tout simplement ;
partage, quoi qu'il en soit ;
partage ce moment ;

Partage-le avec toi ;
partage-le avec d'autres,
ou bien seulement avec le grand cœur battant
et vibrant du monde.

NAITRE !

2019

1

Particule encore incréée
Dans le creuset de ce jeu cosmique
Dans un éclair mon temps sera
Et je serai ;
Nul son
Juste une vibration
L'ébauche d'un frémissement
Une onde encore lovée
Repliée en elle-même
Ou s'il y avait un son, le chant de tous les possibles
Presque une annonce
Le son de cette heure bleue
Dans un ciel immobile
Avant l'orage d'été ;

2

Les galaxies, encore,
Comme compagnes de voyage
Et les rayons stellaires
Comme frères de paysage ;
Rien n'est matière
Tout n'est que forces
Infiniment reliées
Éternellement mouvantes, dansantes, agissantes
Rien n'est matière
Tout est conscience ;
Le temps ne se sait pas
Mais écoute ce son qui se cisèle
Comme une claire cascade lointaine
Dans une forêt sombre
Des notes graves et profondes
Trouée d'étincellances
Et c'est déjà l'annonce ;

3

Puis il y a cet éclair
Que je ne connais pas
Mais que j'ai reconnu ;
Fille-mère du mystère
plus tard, je l'appellerai lumière
Et je plonge vers elle
C'est bon, cela m'attire
Comme le soleil attire
Ai-je choisi ?
N'ai-je pas choisi ?
C'est moi. Déjà.
C'est moi dans ce plongeon
Et c'est la lumière
Et c'est la vie ;
C'est moi
Avant que je ne sois
Tu comprends ?
Je suis cette lumière
Qui vibrait avant moi
Et qui m'aime déjà ;

4

Dans cette lumière
Ce qui restait à s'effacer
S'efface
Je disparaissais pour toujours
Je fonds
Je reste
À nouveau, je suis créé ;
Une phrase va naître
En lettres de lumière
Et des mots absolus ;
Au sein de cette source
Que j'appellerai Amour
Une note, une seule
Dessinera mon silence ;

5

Dans cette source
Je savais et je sus
Je sais et je saurai :

Demeurer dans cette lumière serait cela
Que je rechercherai toute ma vie
Sans vraiment le savoir ;

6

Et voici que l'instant se fait
Tourbillon
Aspiration
Je plonge
Dans le fleuve du temps
Qui naît avec moi
Et sera désormais
Compagnon de voyage ;
Les galaxies refluent de mon monde
Encore infini
Et me laissent
Dans ce temps qui m'attends
Et cette forme qui m'appelle
Voici :
Je nais réellement.

Dans quelques mois seulement
Venant au jour terrestre
Je naîtrai pour les autres
Ignorants du voyage.

ROMA E AMORE

2017

L'homme avait connu la faim, la soif et la poussière, les épineux accrochant ses vêtements, et les mille dangers d'une route insensée. Dans la fabuleuse Antioche, il avait été attendu dans le silence forcé des espérances maintenues secrètes, puis accueilli, à joie retenue, car le connaître était grand péril. Là, il avait pu se restaurer et prendre quelque repos. Puis, bien vite, il avait repris son chemin, mené par la lumière de Celui qui l'avait fait naître. Après un long périple, il était arrivé dans la grande ville de l'empire et ses paysages de collines arides attendries d'arbres verts.

« Tu seras la première pierre sur laquelle se bâtira l'édifice de mon enseignement », Lui avait-il dit. Pour l'heure, il avait tant à faire ! La magie à combattre affûtait ses ombres sales, comme une chauve-souris aux ailes de mort déployées sur son ciel, sur le ciel de tous. Il était venu ici pour ça, pour contrer cette magie et transmettre le vrai.

Au centre d'une grande place entourée d'un osier de ruelles, se dressait un édifice imposant, aux grandes masses de pierre, de travertin et de pouzzolane. Il s'arrêta devant lui, impressionné. On pouvait lire sur le fronton triangulaire :

M.AGRIPPA.L.F.COS.TERTIVM.FECIT

L'air clair de ce printemps naissant exacerba la fatigue de son voyage, autant que le poids de son action à venir. Mais il était porté de l'intérieur par ce feu à nul autre pareil qu'il avait reçu de Lui, au sein duquel il s'était abandonné, consumé, et né de nouveau.

Une volée d'oiseaux gris, fractionnant l'espace juste au-dessus de lui, écailla en son faite l'imposant édifice.

Il leva les yeux plus haut que la pierre, et ressentit un léger vacillement intérieur en forme de prière :

« Toi qui me sais encore, à chaque instant, tel que je suis, accueille-moi en toi et donne-moi de ta force. »

Il s'examina, comme un médecin de l'âme, mesurant, soupesant au trébuchet de son expérience les forces dont il disposait. Il se savait austère, rigoureux, méthodique, mais déterminé. Et surtout concret, simple et sensé. C'est peut-être pour cela qu'il avait été choisi et désigné : en réalité, les miracles ne l'intéressaient que peu. Malgré le feu de sa parole, maintes et maintes fois éprouvé, son âme était essentiellement celle d'un bâtisseur.

Il restait debout, immobile, au centre de la place. Tout était presque à venir. Il fallait transmettre la flamme, le message, agrandir le cercle des fidèles. Cela, il savait le faire. N'avait-il pas conduit en une seule journée 3000 personnes au Baptême il y a quelques années, à Jérusalem ? Mais ici, sur cette terre nouvelle, allait-il pouvoir toucher les cœurs, lui qui, hormis sa langue natale, ne parlait qu'un peu de grec ?

Et puis il fallait composer avec cet autre, né de Tarse en Cilicie, qui ne l'avait pas connu, comme lui l'avait connu, et qui, parfois, l'irritait par sa personnalité et ses prises de position si éloignées des siennes.
« Lui est en moi, pensa-t-il ; celui de Tarse ne l'a pas connu, quoi qu'il en dise et en témoigne ». Il s'arrêta net, fronçant les sourcils devant cette ombre d'orgueil, occasionnelle compagne de voyage.

Sur quoi allait-il s'appuyer ? Il prit une profonde inspiration, comme Il leur avait enseigné, avec cette attention particulière portée au relâcher profond des chairs et à la sensation d'ouverture de la poitrine qui l'accompagnait. Il le savait, et c'était son refuge en même temps que sa source : à chaque fois qu'il s'abandonnait ainsi, une onde d'amour incarné le traversait, alors Il était avec lui. Mais paradoxalement, cette expérience d'amour de chair et de souffle, il ne l'avait réellement connue qu'après Lui, lorsque, effondré sur les dalles du sol, il pleura sa lâcheté d'avoir trahi et renié Celui qu'il aimait plus que tout au monde.

Oui... Il avait connu cet Amour, elle était là la force, qui guidait ses pas, ses actes, ses pensées, ses prières, ses élans secrets, ses appels au grand jour, ses exhortations, ses confidences, ses combats. Mais dans le secret silence de son cœur, lorsque la nuit le trouvait éveillé, il ne pouvait s'empêcher de penser combien il était difficile de transmettre l'essence d'un tel amour, de mettre des mots sur une telle expérience.

Il observa la grand-place. Il le savait, il risquait sa vie en ces lieux. Il n'irait pas se cacher dans les catacombes, aux côtés d'autres frères pourchassés, martyrisés : à quoi bon se réfugier dans les profondeurs de la terre quand on a connu telle lumière ? Il laisserait sans doute sa vie dans cette ville, mais c'était ici qu'il devait être. Il en avait la totale certitude. Le sceau de Son amour imprimerait ces pierres. Une lumière dorée ruisselait sur le temple, animant le marbre, aiguisant les ombres, soulignant les reliefs, tel le corps d'un animal mégalithe souple et puissant.

« La pierre livre au regard ce qu'il veut bien y voir », pensa-t-il. La place grouillait de monde et bruissait d'une vie incessante. Les appels des marchands, le chuchotement inquiet des mendiants, les éclats de voix des passants.

Une poignée d'hommes en armes, statiques et lourds,
Le son d'une musique errant parmi les étals,
Les couleurs vives des fruits entassés,
L'éclat fragile de la verrerie, le grain rugueux des poteries,
Quelques rires puissants, une altercation brève,
Et le pas des chevaux, martelant les pavés luisants comme une pulsation souterraine.

Il prit encore une inspiration profonde. D'autres mots vinrent à lui, ellipse d'une question, contrastant avec la ligne claire du bâtiment et ses ombres régulières.

« À toi qui viendras après moi, que verras-tu de ce que mes yeux voient ?
Que sentiras-tu de ce que mon cœur sent ? ».

Et puis, après un temps : « Et même que feras-tu de ma simple question ? »

*

On dit que les pierres capturent les gestes et les paroles des vivants et les protègent, comme des colombes nichées, puis les restituent à qui peut les entendre, peu importe le temps. Est-il une ville au monde qui, mieux que Rome, incarne ce miracle du temps suspendu ? Quelques deux mille ans plus tard, devant cette même agitation animant cette même place, un voyageur de passage aura le sentiment d'avoir saisi la trace de l'ombre de la question, et de lui offrir sa réponse, une réponse parmi l'infinité des possibles. C'était alors qu'il couvrait de quelques lignes bleutées une fine peau de papier, remerciant la ville pour ce qu'elle lui avait offert de ressentir, à l'encre des temps entrecroisés :

*Ciselante de lumière
Source et fille du secret
L'as-tu senti toi aussi ?
Rome est une ville d'amour pourpre
Une ville d'amour d'un pourpre subtil
Les Dieux de Rome,
Peintres des lieux, des gens,
Des vies et des destins
Usent de deux couleurs
Pour composer leur chant
Deux couleurs
Et deux seules
Infiniment unies
Éternellement mêlées :
Bleu ailé de l'éternité
Rouge chair de l'éphémère*

*Et Rome, émouvante immobile,
Se tient au seuil du temps.*

Roma è Amore.

LE CHANT DU DEVENIR

2017

*À Jorge Peña Hen,
éblouissante rencontre
à la lumière tiède
d'une vitre fatiguée*

Ciel d'hiver,
Blanc et Immobile

Mouvement
qui ne dit pas son geste
Lumière
qui ne dit pas sa source
Temps
qui ne dit pas son visage
Soleil
qui ne dit pas son être

Ciel d'hiver
Accorde un silence
à l'ombre reconnaissante

Ciel blanc d'hiver
Blanc d'hiver lenticulaire
Repos de l'âme
Voûte laiteuse du devenir
Hiver de l'expression
Été de l'impression

Mais, toujours,
Éclat de ciel de joie
Sous les nuages lents
Ciel d'hiver en son repli
Mais ciel d'été à venir
Chant de l'enfance accomplie.

MOI, ROC, ROCHE ET ROCHER DE MEDITERRANEE
2016

*A ces deux grands poètes
Et certainement amis
Whitman et Valéry*

Moi, roc, roche et rocher
De Méditerranée,
Voici qu'en ce matin d'automne
Tu accueilles mon repos.

Je suis là, tu m'accueilles
Toi,
Vivant dans un temps vaste,
Encore vis, échanges, interagis
Avec tout l'univers
Et non mort, figé,
Comme classé dans les livres ;

Tu es vivant dans le grand temps
Non plus de tes forces propres
Déjà exprimées,
Mais de celles qui t'entourent,
T'animent
Et te façonnent encore ;

Entre cent écumences
Il m'a semblé entendre
Ton histoire chuchotée.

Ainsi m'as-tu parlé
Roc, roche et rocher
De Méditerranée :

Il y a bien longtemps
Avant même le temps
Je fus rêve de porphyre
Dans une nuit noire d'atomes ;

Puis enfin j'ai eu vie
Il y a millions d'années
De noces carbonifères

D'un soulèvement inouï
Et d'une lave insensée ;

Prière marine
Élevée au grand jour
Cette terre me cracha
Dans une fièvre liquide ;

La mer qui me couvrait
Se retirait d'un pas
Chaque million d'années
Me rapprochant en plus
Du soleil et du vent
Et du ciel infini.

Seules les tendres étoiles
Confidentes de claire nuit
Recueillaient en secret
Mes prières stratifiées ;

J'avais pour compagne
L'éternité amie
J'en étais même, sais-tu
Le gardien attendri ;

Autre sœur d'origine
Cette mer complice et vive
Me prodiguait sans cesse
Des caresses salines
Scellant en quelque fond
Notre alliance marine ;

Mon bassin immergé
Vit se développer
La force déterminée
Maillant tout l'univers
A chaque croisement de mailles :
Une vie ; une forme de vie
Comme un milliard de rois *Wen* ;

Moi qui avais déjà exprimé ma part
Depuis bien longtemps
Et qui n'avais connu

Que le bleu et le vert
Pour répondre à mes ocre
Vis de nouvelles couleurs
Et m'émerveillai sans cesse
De toute cette vastitude :
Cellules, algues et gorgones
Puis tous les êtres des mers ;

Puis,
Émergeant des flots
J'ai vu l'homme arriver
Avant qu'il ne soit homme
Avant que vous ne l'appeliez homme
Qui n'était que promesse ;

Un beau jour :
Des pas mal ajustés
Sur mon échine stratifiée ;
J'étais déjà âgé,
Quarante millions d'années ;
Et voici que ce fut
Comme une brûlure nette
Sur ma peau de basalte ;

Instantanément
Je fus revêtu
De l'âge comme d'un vêtement
Et de l'étoffe du temps ;
Avec lui apparurent
L'après et puis l'avant

Ainsi,
Par cette première pensée
Trouant mon éden minéral
Le temps prit autre corps ;
Je vis mon éternel
Se déchirer en jours
Comme les vagues sur mon front ;

Désormais,
Je goûterai la pluie douce
Qui me lavera d'un règne

Qui n'était plus le mien

Le poète a pu dire :
« Le temps du monde fini commence »
Qu'eut-il vécu en cet instant,
Il aurait pu écrire :
« Le monde du temps fini commence » ;

Souffle de la pensée
De l'homme
Quelque chose
Pour la première fois
Déroba le silence
Dont j'étais seul gardien ;

Mais Dieu que j'aimai cet être
Qui se savait lui-même :
L'homme ;

De malhabile
Je le vis s'acérer
Les eaux proches et fécondes
Pour lui, n'eurent bientôt
Plus de secret ;

Encore quelques souffles de lune
Et je vis l'eau domptée
Par les premiers esquifs
Que du chanvre tressé
Retenaient à mes flancs ;

Phéniciens, Grecs
Et puis Romains,
Carthaginois, Arabes et Byzantins,
Siciliens, Génois, et Vénitiens
Et plus tard Ottomans ;
Les noms se succédaient
Mais déjà était l'homme ;

Je vis naître l'amour,
Les joies et le partage
Les premières fêtes,
Aux dernières lueurs

Et les premières clameurs
Au retour des pêcheurs
Aux tout premiers matins ;

J'appris à recevoir
Les nouvelles du monde
Par les bois de la Terre
Et des vaisseaux de verre ;

Je vis naître les guerres
Qui violèrent mon horizon de lune
Des forteresses aux mâchoires de cuivre
Croisèrent devant moi
Faisant jaillir des feux
En écho dans mon dos ;

Encore mille décades
Un clignement de rêve
Pour moi
Et les premiers bruits froids
Ricochèrent sur ma peau
Éraflant un peu plus
Mon très ancien repos ;

Et voici que, depuis peu
Une autre première fois :
Depuis que je suis né
Je vois se raréfier
Ce qui toujours était ;

Désormais,
Mes compagnons et moi
Échangeons des paroles muettes
Dans le creux de la nuit
Le jour ne nous appartient plus
Et tous mes chants du soir
Deviennent incantatoires ;

Alors commence pour nous tous
Le temps
De la grande patience.

Homme,
Toi qui par ton repos
Sympathise avec moi
Et t'accorde à mon rythme
Sais-tu combien de poèmes secrets
J'ai pu recueillir
Sur mes flancs de silice ?

Combien d'amants cachés
Trouvèrent tendre refuge
Dans les replis salés
De ma chevelure hercynienne
Et mes bras de rhyolite ?

Certains, en ces creux
Patiemment arrondis
Par des siècles de pluies
Enfantèrent des soupirs
Qui incendièrent la nuit
Et me remémorèrent
Mes origines de lave ;

Combien d'êtres se sont aimés
Combien furent déchirés
Combien m'ont ignoré
Piétinant mon visage
Sans même me regarder ?

As-tu vu comme, de près
Je ressemble aux montagnes
Que tu verrais de haut ?

Saurais-je dire
Combien d'enfants
Ont tatoué sur ma peau
Des arabesques de cris joyeux
Et m'ont choisi pour jeu ?

Et toi, l'Américain,
Toi qui parlais au monde
Comme on parle à l'aimée
— Et le monde
Te le rendait si bien —

Aurais-tu pu accoster
Sur mes flancs généreux
Par quelque goélette
Au ventre chargé d'or,
De peaux et de cannelle
Et de jeunes nouvelles ?

Et to, homme de ce matin,
Toi dont la main parcourt
Mes apophyses humides
Toi, et tout ce qui t'entoure,
Tout ton monde en entier
Ne sera que poussière
Dans les oublis du temps
Qu'encore, je serai là ;

Mais tu possèdes une chose
Que j'aimerais tant connaître
Et qui m'est interdite :
Je ne dispose d'aucun
De tous ces artifices
Qui sont les tiens
Pour t'évader ou te disperser ;

Jusqu'à la fin des fins
Je ne peux qu'être là ;
Et voilà que je rêve
De ce qui te limite !

Quelle chose fabuleuse
Que ce libre-arbitre,
Mais quelle chose bien curieuse
Autant que fascinante
Que de perdre du temps...
Moi, Roc, roche et rocher
De Méditerranée :
Dans mon inaltérabilité
Je fus témoin
De toutes les passions,
Mon temps immense
Compensant l'immobile ;

Ainsi suis-je là pour toi
Et pour te rappeler
Que temps et mouvement
Sont plateaux d'une même balance ;

Et toi qui m'écoute
En ce matin d'automne
Écoute ma prière,
Écoute bien, cher homme
Ma voix d'Estérellite :

Honore le précieux temps
Vis ta vie comme un rêve
Tout ton être en éveil ;

Demain tu ne seras plus là
D'autres te succéderont
Puissé-je les accueillir
Dans mille ans à venir
Non comme êtres-robots
Machines et automates
Rouages et carapaces
Mais comme des êtres fluides
Enfants ivres du vivre
De la grande communion ;

Honore le précieux temps
Vis ta vie comme un rêve
Tout ton être en éveil
Et surtout n'oublie pas
Ne doute jamais de toi :

Si j'ai vu la lumière
Qui ne le pourrait pas ?

ODE A SAINT-ANNE

2016

Ce n'est pas la certitude
D'une tour de cathédrale,
Pinceau de calcaire clair
Enluminant le ciel
En son vitrail d'azur

Ni ce pourpre d'un sûr
D'une corolle fière
Rétablissant ses liens
D'avec la lumière
En l'aurore d'un printemps

Ni le bourdonnement
Des hommes et des machines
Doublant, couvrant les rues
D'une dentelle de sons
En strates lamellaires

Ni le sourire du vent
Dans la gorge entrouverte
D'une fenêtre libre
Offerte au jeu de l'air
Dans une tiédeur d'été

Ni même ce fanal
Cette flamme de joie pure
Embrasant cime d'automne
D'un feu de sagesse ocre
Dans une forêt d'émeraude

Non, ce n'est pas cela

Ni les rires, ni le sol
Ni cette trace dans le ciel
Ni tout ce qu'on connaît

Insaisissable au cœur
Imprenable par l'esprit

Une forme est venue
Puis s'en est retournée

C'est une acceptation
Un jeu d'un autre ordre

Aux règles infondées
Sans joueur ni joué
Et puis, finalement
Y a-t-il même un jeu ?

Il n'y a rien à faire
De ce don du mystère

Cette parole chuchotée
Non encore entendue

Ce point de suspension
Entre deux horizons

Comme un chant du silence
Au creux de l'accordance.

SOUS UN CIEL D'UN BLEU TENDRE

2016

*En ce début d'après-midi du lundi 2 mai 2016,
dans le square Jean-XXIII.*

Sous un ciel d'un bleu tendre,
que Sienna aurait aimé,
aux flancs de la Grande Dame
de pierre consacrée.

Un square,
six cerisiers du japon,
dont les branches plient
sous le poids passager
des fleurs éphémères.

Des oiseaux,
s'ébrouant dans les arbres,
font pleuvoir une neige de pétales roses
essaimés par la brise ;
que des enfants, rieurs,
s'essayent à attraper.

À quelques encablures,
sur le quai d'Orléans,
quelques grands cygnes blancs,
étaient, calmes et tranquilles
sur l'eau couleur d'adieu.

APRIL'S ETERNAL SNOWS

2016

À toi, Prince Rogers Nelson;

Merci

Pour l'incandescence,

la flamboyance,

la fulgurance,

la transe,

et même l'arrogance;

l'exubérance,

la présence,

l'animalité,

l'audace,

l'intensité;

la sensualité

la rayonnance,

la sveltesse;

la fluidité;

La souplesse et l'élégance;

la nudité et le sexe royal

l'insolence,

l'impudence,

l'intransigeance,

la constance,

l'indépendance;

la chatoyance,

l'abondance,

la fragrance;

La magie,

le magnétisme,

le funambulisme,

l'elfisme,

l'éclectisme;

et même la drôlerie;

et même cet insupportable de toi

lorsque tu étais trop toi

Merci

Pour ces lieux où toi seul pouvais conduire

Quasiment à coup sûr

Ces lieux où personne ne naît...

Longue note bleue d'un solo de guitare éblouissant

Ça vivait, mon Dieu que ça vivait!

Pieds, jambes, sexe, ventre, cœur, âme
associés;
alignés,
irrigués,
gorgés,
ravivés,
transportés,
redéfinis,
réinsufflés;
le groove; la danse, le rythme,
le chant
naissent du cœur
et y retournent
dans un cercle parfait
de rayon infini
La vibration
L'intensité
L'émotion divine
L'éternité
Cette étincelance liquide, tenue jusqu'à condenser toutes les vibrations du
monde, toutes les couleurs de tous les ciels du monde, et tout ce qui n'est
pas Ça, offrande suspendue à la note d'or pur qui fraye son chemin dans la
moelle épinière, disparaît
Tout ça c'était autre chose...
Autre chose...
Autre chose avec toi...
C'était toi
Prince Rogers Nelson

Prologue :
Et voici que montent déjà sans fin
Les chants de toutes celles et ceux
Qui ont chanté
Et rechanteront avec toi.

Un jour s'éteindra
La dernière personne à t'avoir entendu vivant.
Et ce jour-là, tu entreras en Roi
Dans la légende des siècles.

UN SEUL ET MEME CHANT

2016

Baie de Noirmoutier, tôt en ce matin de dimanche.
Le lever du soleil était d'une beauté glorifiant le silence.

À l'est, le ciel s'illuminait d'une traîne de satin rose posée sur un lit de vapeurs orangées. Démultipliée, étirée par le vent, la lumière s'irisait en un sillage de photons ensemencés par contagion chromatique, donnant corps aux nuages jusqu'à l'ouest naissant.

Au plus proche de la ligne d'horizon, elle se fondait avec délicatesse dans le mauve des dernières teintes de la nuit, saluant précautionneusement l'infini des vagues encore presque endormies.

Les oiseaux — merles, tourterelles, passereaux, rouges-gorges, goélands — passaient en grappes bas dans le ciel, en direction du levant, et leurs chants cascadaient sur les falaises de pierres.

Sur la crête, recouverte d'une chevelure d'herbes folles au vert tendre et dru, le vent traçait des sillons éphémères, animant les masses souples, tiges de réceptivité pure, comme, exactement, les flots en contrebas.

L'air tiède était un empereur simple, riche d'odeurs précieuses, marines et sylvestres mélangées. Des fragrances de glycines soulignaient l'harmonie des parfums d'une touche sucrée.

Un seul et même chant d'amour traversait tout ceci, et chaque parcelle de cette beauté était un chant d'amour. Rien d'autre n'était ici que cet amour immense, infini, déployé en mille voix.

Rien n'était détaché de ce chant d'amour-là.

LA CITE TRANSPARENTE

2016

En cette fin de journée d'été, chaude et fraîche comme l'eau joueuse d'une fontaine, la colline de Provence se reposait des vibrations du jour.

Libérés de la chape complice du soleil dardant, les parfums des plantes aromatiques chantaient leurs adieux à la terre rouge en notes odorantes, tantôt aiguës et pointues pour le thym, la sarriette et le serpolet, tantôt rondes et profondes pour la sauge et la ciste.

Le chant de métal hypnotique et lancinant des cigales saturées de vie forte enseignait au promeneur qu'hierarchiser ses perceptions serait vaine tentative.

Toute la vie dansait et chantait en chœur au son du creux du jour.

Une chevelure de cyprès effeuillait ses mèches d'ombres au front de la colline. Nichée dans ses replis, et la peuplant doucement, la cité transparente était là. C'était un ensemble harmonieux de dômes translucides agrégés en des grappes de raisins clairs. D'un aspect uniforme et d'une taille régulière, à quelques rares exceptions qui ne dérangaient personne, les dômes semblaient d'un seul tenant, lisses comme des bulles de savon : aucun point d'assemblage, aucune ossature visible ne trahissait la moindre structure interne.

Certaines de ces demeures diaphanes dissimulaient pourtant leur intérieur aux regards. Les habitants, d'un simple effleurement, pouvaient en moduler l'opacité selon leur volonté. Il leur suffisait de poser la main sur la paroi avec une intention précise, et la matière, sensible au toucher, se troublait comme si elle était vivante.

À ceux qui désiraient partager un moment, les chemins vers les autres restaient ouverts. Ceux qui préféraient l'intimité ou la solitude voyaient leur choix naturellement respecté.

La structure, la matière et l'organisation même de la cité facilitaient ces allées et venues et ces variations, au rythme des envies et des besoins de chacun. De fait, bien peu de rôles se jouaient entre les habitants, car l'artifice naît toujours du figé.

Les traces d'une douce effervescence humaine affleuraient çà et là à travers les frontières subtiles : la préparation du repas du soir, les conversations, les musiques et les rires se fondaient harmonieusement en ondes de partage

dans la douceur du crépuscule. Les éclats de jeux d'enfants fusaient dans l'air limpide, ricochant contre les parois lumineuses en cascades cristallines.

La nuit tombait doucement. Par un contrepoint de fines franges de transparence azurée, l'horizon psalmodiait un gospel de lumière minérale. La cité transparente s'étirait dans l'heure bleue comme un gros chat de silice paresseux et rêveur.

Sur la façade des dômes translucides consacrés aux assemblées décisionnelles, la devise de la cité apparaissait, gravée dans la matière même par un subtil jeu de transparence. Héritée des temps anciens et des songes des ancêtres, elle proclamait en silence : *Liberté, Paix et Lumière.*

NUIT CLAIRE

2016

Et je retournerai
Sur les terres rouges d'argile
Verdies de chants oblongs
Aiguillées de silences

C'est de là que je viens

Terre rouge de Provence
Ou terre rouge d'Australie
Terre rouge,
C'est de toi que je viens

Au près du chant d'eau pure
En ses creux retirée
Sous les silex complices
Et sous l'arbre aux oiseaux

Oui c'est là
Aimé, aimé du vent
Qui sèche les étoffes
Et fait chanter les pins
Que je sens d'où je viens

Car si la terre me porte
C'est le vent qui m'enfante

Moi, fils de nuit claire
Béni d'étoile polaire
Sous une voûte d'alliance
Immobile et mouvante

Et dans la nuit bleutée
Piquetée de toutes parts
Grêlée de hannetons blancs
Cigalons de lumière

J'aime m'abandonner

Sans même l'idée de l'or

Sans connaître mon nom
Car c'est bien le vent seul
Qui m'a donné un nom
Le vent de la nuit claire

Et lorsque l'aube viendra
Poser ses lèvres d'ambre
Sur les ombres incertaines
Peut-être, oui peut-être
Vais-je encore renaître
En mille éclats perlés
Rassemblés par le vent
Et mon nom sera autre
Dans une autre nuit claire.

A MON CHER SENPAÏ

2016

À Olivier, mon très cher Senpai

Mon ami de très loin
Qui enjambas ce pont
Et vis une eau si noire ;

Te serait-il possible ?
Nous serait-il possible ?

De se souvenir,
Se remémorer,
Rerencontrer
Recontacter,
Retrouver,
Revivre,

La première vague d'inspir
La première vague d'expir
La toute première pause
Et le premier silence.

La première étoffe douce
Le tout premier contact
La première caresse
En velours de peau
Et le tout premier soin.

Le tout premier regard
Et la toute première forme
Du premier chant du cœur
Le premier étirement
La première onde première
Et le premier mouvement.

La première chaleur du soleil
Le premier rayon chaud sur le visage
Et la première nuit
Le premier crépuscule
Et la première aurore
Et la première lune.

La toute première faim
Et la première offrande
La première saveur
La première gorgée
Au sein d'éternité.
Et la première bouchée
Dans le tout premier fruit.

La première voix
La première autre voix
Et la chair des sons
En sa première saison.

Le tout premier parfum
Et le tout premier chant
La première couleur
De la première fleur.

Le premier chant d'oiseau
Le premier chant du feu
Et la première flamme.

La première terre
La première pierre
La première écorce
La première rugueur
La première épaisseur.

Le premier animal
Et les premiers insectes
La première forme
Du premier nuage
Le premier vol d'oiseau
Le premier grondement de tonnerre
Le premier ciel étoilé.

Le premier chant de pluie
Et la première odeur de terre mouillée
Le premier froid qui blesse
Et la première caresse
Du premier vent dans arbres

Et la première neige
Premiers flocons dans la main.

Le premier chant de l'eau
La première fois dans l'eau
Et la toute première vague
Première eau dans le creux
Des mains comme une vasque.

La première musique
La première histoire
Le tout premier dessin
Et la première lettre.
La première parole
Le premier inconnu
Ou la première passante.
Et la première pensée
Et cette première fois
Qu'on pense à ce que l'autre pense.

Bien sûr que c'est possible.

Bien avant
Le premier copain
Et la première copine
Et la première classe.

La première main tenue
Le premier baiser
Et la première fois.

Le tout premier cadeau
La première gorgée de café
La première cigarette
Et le premier alcool.

Le premier diplôme
Et le premier travail
La première paie
Et le premier logement.

La première église

Le premier mariage
Et la première naissance.

Le premier au revoir
Et la première absence
Et le premier adieu.

Bien avant tout cela
Avant que ne soit « Je ».

Bien sûr que c'est possible.

Et si cela n'a pas été permis
Dans le plein courant libre de la vie
Dans le plein abandon
La pleine réceptivité
La pleine offrande de sa forme première.

Si cela a été
Entravé, interrompu,
Contrarié
Ou même empêché
Ou bien même : absence.

C'est encore possible
Encore maintenant
En conscience
À tout moment
À tout instant.

Et, miracle des miracles,
Et le simple des simples,
Impossible à *vouloir*

La première respiration
Libérée, désasmée,
Vie pleinement accueillie
Accueil plein de la vie.

Une aube de poitrine
En deux vagues qui s'épousent
En deux souffles qui se joignent
Et, vois ! L'eau noire s'éloigne.

Il n'est jamais trop tard
Pour cet émerveillement
À tant s'émerveiller.

Bien sûr que c'est possible.

DE LA DUNE A LA VAGUE

2016

De la dune à l'écume
De l'écume à la vague
Progression du chercheur
Du sable, sec, aride
Au contact de l'eau

J'ai soif, toute mon âme a soif
On se laisse aller ;
On s'abandonne
Puis, attiré d'horizon,
On se remet en marche

Ça devient difficile,
L'eau fait obstacle,
Le sable s'éloigne sous les pieds
Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus pied

L'écume brûle et aveugle
La vague nous disjoint

On s'élance de plus belle
L'appel est magnétique
La promesse de la ligne
En soleil éternel

Toujours, la vague revient

Et puis un jour, ceci :
Miracle dans l'équilibre
Du vouloir et du rien
La vague nous cueille
Nous porte et nous traverse
Mais ne nous renverse pas

La voici qui passe
Et honore notre dos
La voici déjà loin
Et l'écume devient trace
Qui se défait de nous.

SAIS-TU D'OU VIENS MON EAU ?

2016

« Sais-tu d'où vient mon eau ? » me souffle malicieusement, en ce doux matin de dimanche, la petite fontaine montpelliéraine.

- Sais-tu d'où vient mon eau ?
- D'un tuyau de métal ?
- Essaie un peu plus loin...
- D'une canalisation souterraine ?
- Tu es sur le premier pas du chemin, comme un début de promesse...
- D'un réservoir municipal !
- Tu me parles contenant, je te parle contenu...
- Tu veux dire, ton eau même ?
- Oui, sais-tu d'où vient mon eau ?
- D'une rivière.
- Très certainement. Mais avant ?
- D'une source.
- Et avant ?
- Avant ? Mais de la pluie !
- C'est également certain. Mon eau vient de la pluie...
- Tu vois, j'ai trouvé !
- Sais-tu d'où vient la pluie ?
- Mais bien évidemment. Des nuages ! Quelle drôle de question...
- Sais-tu d'où viennent les nuages ?
- De l'évaporation !
- Tu me dis donc que les nuages viennent de l'évaporation. De l'évaporation de quoi ?
- Mais de l'eau des océans, pardi ! Tu essaies de me coincer, mais j'ai réponse à tout !
- De quelle eau des océans ?
- Comment cela, de quelle eau ?
- D'où vient l'eau des océans ?
- Mais de la pluie, des fleuves, des rivières, des sources !
- Et d'où viennent ces eaux ?
- D'où viennent... mais... de la pluie... des océans... des... ... Oh la la ! tu m'as complètement perdu !
- Tu es perdu ? A la bonne heure ! Te voici prêt à entendre l'histoire de mon eau.

J'existe depuis toujours. Depuis des millénaires, je suis. Je n'apparais pas, pas plus que je ne disparaïs. Je ne fais que me transformer. Quand tu ne me vois plus, c'est que je suis ailleurs, autrement. À quel moment peux-tu dire que je commence ? Et à quel moment peux-tu dire que je finis ?

Je suis eau qui irrigue la terre.
Je suis terre irriguée par ce que j'étais.
J'ai été arbre, nourri par cette même terre irriguée par ce que je fus.
Je suis fruit, que tu croques, et dont l'eau te fait vivre.
Je suis l'eau de ton corps que tu redonnes à la terre.
Puis je retourne rivière, puis fleuve, puis mer.
Le soleil alors me fait m'élever, plus légère, comme un rêve d'enfant.
Avec d'autres eaux, je deviens nuage, et retourne à la terre lorsque, alourdie,
je réponds à l'appel de l'en-bas.
Ainsi, mon eau, dont le chant liquide tinte à tes oreilles en ce matin
montpellierain, sais-tu seulement son histoire ?

Un petit garçon s'y est baigné joyeusement avec sa petite sœur, il y a trente ans, sur une côte de Malaisie. Une vieille femme l'a employée pour rafraîchir le front brûlant de son mari mourant, il y a cent ans, dans un pauvre baraquement de Silésie. Cette même eau a nourri la bonne fortune d'un ex-esclave Haïtien récoltant sa première brassée de canes rousses, il y a deux siècles. Elle a éteint la soif d'un monarque de ton pays, au retour de la chasse, par une après-midi d'automne, il y a quatre cents ans.

Veux-tu que je poursuive son fabuleux voyage à rebours ?
– Oui je t'en prie, continue.

Il y a quinze siècles, changeant la terre en boue, elle ralentit la progression des troupes du grand conquérant venu de l'est. Avant cela, elle fut une averse rafraîchissant le visage de Celui qui fut, sur le mont des Oliviers en un matin de juin. C'était il y a vingt siècles. Elle inspira à Héraclite une de ses plus belles pensées, il y a vingt-cinq siècles. Bien avant, elle était rivière indomptée d'un continent vierge de toute vie humaine, il y a cent mille siècles. Encore avant, elle désaltérait d'immenses êtres aux armures osseuses, dans des prairies luxuriantes aux ciels striés d'oiseaux insensés, il y a soixante-dix millions d'années.

À l'origine de nos origines, elle fut océan primordial, berceau de la vie, il y a cinq milliards d'années. Et avant encore ? Peut-être était-elle noces d'atomes dans l'espace infini, il y a treize milliards d'années. Et avant cela ? Peut-être était-elle simplement énergie pure, au-delà du temps et des commencements.

Comprends-tu maintenant ? C'est le sens de mon chant pour toi ce matin.
Comprends-tu ?
Non pas avec ta tête, mais avec ton cœur.

D'où vient mon eau ? Mais de nulle part et de partout.

Rien n'a de début, rien n'a de fin.

Vois-tu une chose, une seule chose en ce monde, qui ne soit pas ainsi ?

UNE ILE

2016

Une île,
Bien sûr, une île...
Quelle autre possible ?

Une île,
Point d'inflexion constant
Sur l'horizon certain,
Point d'interrogation brûlant
Sur la ligne du temps,
Point d'exclamation envoûtant
Sur la carte du tendre ;

Source d'eaux et refuge
De fruits autant qu'abri,
Nuées d'oiseaux rares
Sous la frondaison claire
Des rêves flamboyants,
Pensées multicolores
Sur des lits de pivouines
Bordés d'une lune d'argent ;

Une île,
Île mystère,
Tant de fois convoitée
Par les pirates du verbe,
Forbans de la pensée,
Flibustiers du désir ;

Mais une île inconquise,
Jamais arraisonnée,
Entière et respectée
Dans son atoll de lys ;

Une île,
Vaisseau,
Territoire,
Continent,
Univers ;

Gorgée

Des fruits de la mémoire
Tapissés en corolles,
Cascades d'espoirs émeraudes
Et de sucS délectables,
Traces de pas sur le sable
Près la lèvre d'une eau blonde ;

Une île,
Échappant à toute longitude,
Ignorée des latitudes ;

Nourrissant les étoiles
Lors des nuits de plein-jeûne,
Abreuvant tous les cieux
D'une liqueur de soie ;

Corail en langue des sables
D'une tendresse inconnue,
Lagons-sources insondables
Révélés par éclairs,
Tapissés de lins bleus
Sous la chaleur ardente
De grandes prairies marines ;

Mystère de l'en-dessous...
Oh oui, île de mystère !

Bras-parenthèses ouvrantes
Tutoyant l'infini ;

Une île parcourue
De frissons de lave fauve
Sous des orages fertiles ;

Une île fluctuante,
Animée de vents purs
Mais de courants contraires
Entre mer des possibles
Et océan du rêve ;

Quelque part...

Une île aux seins de terre

Tendrement arrondie
Comme collines toscanes
Sous un ciel nu d'avril,
Au ventre chaud et doux
D'une tourterelle d'argile,

À-pics vertigineux,
Chair d'améthystes rares
Déroutant les regards ;

Une île
Aux mains de jonquilles fraîches
Comme des matins clairs ;

Une île infiniment indifférente
Aux ouragans qu'elle attise
Par ses chants magnétiques,
Préférant ciseler
En orfèvre sensible
Son intime tectonique
Par des chemins secrets ;

Une île faisant de l'ombre
À tous les continents ;

Une île éternité
En l'épicentre de son secret,
Où une déesse de lait,
Fille du plus chaud soleil,
Enfanta d'une vallée
Irrigante de miel ;

Et d'un temple d'or ailé
Où les dieux s'émerveillent ;

Une île d'une vie
Et du hasard des vagues ;

Une île,
Dont la lumière honore
Chaque jour à cinq heures trente
Une à une les courbes
D'un fin pinceau d'aurore ;

Enfin,
Une île,
Qu'un simple voyageur
Au sourire de joie
Sur un bateau rêveur
Éperdument,
Aima ;

Une île,
Bien sûr, une île ;
L'île d'Elle.

LE POÈTE DE LA TROISIÈME AUBE

2016

Le poète de la troisième aube
Ne se repaît plus de ses propres tourments :

Déchiqueté, arraché, écrasé
Anéanti, écorché, torturé
Insensible, glacé, putréfié :

Restes de violence subie
Retournée contre soi
Ces mots lui sont inutiles

*Ô douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie,
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur
Du sang que nous perdons croît et se fortifie !*

Mille fois nous avons lu
“Écoute comme j'ai mal” :
Plaies grattées
En jouissance
Sans cesse revendiquée

Derrière les gémissements
Et les pointes de feu
L'énergie de la plainte
Qu'elle est bonne et facile !

Mais le cri de la plainte
N'est pas au bon endroit,
Il épargne quelqu'un,
Alors il se dé-verse
Au lieu de se tarir
Se nourrissant sans faim
S'il vous plaît,
Plus besoin de ce cycle
Plus besoin d'invoquer
La figure morbide
À moins de la résoudre

Plus besoin de complainte
Pour se sentir vibrer

Détruire est si facile !

Combien plus difficile
Est de louer le plus
Que de jouir du moins

Le poème de la troisième aube
Chant d'amour
Célébrant le plus, jamais le moins
Nombreux furent celles et ceux
Qui le chantèrent déjà
Qui le chantent toujours
Mais en cette troisième aube
Le chant s'intensifie
Et le nouveau appelle
Avec force redoublée

Aujourd'hui,
Signe des temps :
Enfanter le beau
Inspiré d'éternel
Libre des morsures vieilles

Célébrer à chaque mot
Son statut d'invité
Honoré par la vie,
Pourquoi insulter l'hôte
Qui nous a tout offert ?

Le révolu ne suffit plus,

Le résolu doit vivre,

Le chemin proposé,
La transformation
Comme une perspective,
Comme une invitation,
La transformation
Doit supplanter l'atteinte

Ainsi,
Blessures, morsures

Et chairs calcinées
Appartiennent au passé

Et une voie se libère
Et le centre prend voix

Le poète de la troisième aube
Ne cherche plus à provoquer
Le monde s'en charge déjà assez

Il ne peint plus avec du noir
Le monde l'est déjà bien assez ;

Il tente simplement
De répondre de son mieux
A l'appel du nouveau

Il chante le rare,
Le beau et le précieux
Comme un fou sur la grève
Amoureux des vagues fières
Du soleil et du sable
Respectant la coquille
La moindre particule

Pour lui, tout est sacré

Il chante les mille formes
Et ce qui est derrière :
L'ardoise de lumière-une
Cette pure tablette bleutée
Où tout aime se tracer

Fidèle à son *credo* :

En mots comme en la vie
Nul besoin de détruire
Pour jouir d'une force

Nul besoin d'écartèlement
Pour justifier les battements
De son sang.

JE NE SAIS

2016

À Celle,

Je ne sais quel sera
le visage de l'aube
mais j'ai vu le soleil

Je ne sais s'il pleuvra
sur les terres ridées
mais j'ai vu l'eau féconde

Je ne sais si des chants d'amour
embelliront le soir qui vient
mais j'ai vu cent notes d'or

Je ne sais si la mer
ensemencera la lande
mais j'ai vu l'onde sauvage

Je ne sais si l'oiseau
reconnaîtra le ciel
mais j'ai vu deux ailes blanches

Je ne sais si la glace
délivrera l'eau neuve
mais j'ai vu la flamme fière

Je ne sais si le son
dénouera la question
mais j'ai vu mille silences

Je ne sais si les nuits
jouiront d'un firmament
mais j'ai vu ciel d'étoiles

Je ne sais si la Source
se cherche en elle-même
mais c'est Elle que j'ai vue

Je ne sais si les êtres
se reconnaissent un jour
mais c'est toi que j'ai vue.

ET J'AI DEMANDE

2016

Et j'ai demandé
Au grand Cœur du monde
Immense oiseau blanc
Sans âge ni origine
De m'envelopper de ses tendres ailes
C'était mon besoin
J'étais debout
Et le grand Cœur du monde était là pour moi,
Comme il est là pour toi,
Mais il m'a dit « ne m'oublie pas »

Et j'ai demandé
Au grand vaisseau du Temps
De me prendre à son bord
Et me mettre en mouvement
Sortir de l'immobile
C'était mon grand besoin
Et j'étais redressé
Et le vaisseau du Temps était là pour moi,
Comme il est là pour toi
Mais il m'a dit « ne m'oublie pas »

Et j'ai demandé
Au souffle du grand Vent
De traverser mon corps
Et emporter mon souffle
Vers de vastes horizons
Où les possibles sont
C'était mon grand besoin
Et je me tenais là
Et le souffle du grand Vent était là pour moi,
Comme il l'est pour toi
Mais il m'a dit « ne m'oublie pas »

Et j'ai demandé
Au courant qui m'emportait
De me déposer tendrement
Sur une grève aimée
Bien qu'encore inconnue
C'était mon grand besoin

Et j'étais bousculé
Mais la confiance était là pour moi
Comme elle le peut pour toi
Mais elle m'a dit « ne m'oublie pas »

Et j'ai demandé
À la grande Magie du monde
De me faire rire de ses facéties
Et de son sens du merveilleux
C'était mon grand besoin
Et la Magie était là
Elle dansait devant moi
Comme elle danse pour toi
Mais elle m'a dit « ne m'oublie pas »

Et j'ai demandé
Aux rires des enfants
De rappeler à mon cœur brisé
Un tendre chant d'amour
C'était mon grand besoin
Et j'étais là, debout
Et la joie était là,
Comme elle est là pour toi

Et elle m'a murmuré :
« surtout, ne t'oublie pas ».

AFTER MOMMY

2015

Après le film de Xavier Dolan.

Nous étions réunis
Dans un rêve nocturne
Tous les deux emportés
Par une course folle
Éperdus par le temps et la menace

Filmant clandestinement
En des pièces secrètes
Ton film s'élaborait
Dans une ambiance étrange
Bruissante de cent langues

Au centre
Tu dirigeais les prises de vue
Créant ton histoire
Guidant les acteurs

Tu avais envahi l'espace
De mille petites notes jaunes
Et d'objets familiers

Chaque appartement
Qui nous servait d'accueil
Recélait une part
De la détresse du monde

Dans ce dernier, à gauche
Un petit monsieur juif
Au manteau de forme obstinée
Se cachant des pogroms

À droite, des enfants abandonnés
Dont j'épongeais la morve
Coulant en ruisseaux spongieux
Sur le parquet vieilli

À l'approche des agents effarants
Zélés et mortifères serviteurs

De la grande répression
Nous fuyions par les fenêtres ouvertes

Enjambant les balcons
Le linge frais séchant aux fenêtres
Nous accueillait
Comme des pétales d'iris blancs
Nous déposait au sol avec délicatesse

Puis, riant de notre fuite
Nous reprenions notre course
Vers d'autres lieux secrets
Notre cœur battant à rompre

Dans cette banlieue grise de Montréal
Traversée de mornes trains aveugles
Aux stridences de métal soumis.

MYSTERE DU SOUFFLE

2015

Mystère du souffle
Porte deux fois franchies dans une vie
Mais qu'au moins cette porte soit ouverte!
Observe, reçois, prends, donne, échange
Cela se passe là,
À deux pulsations
À deux battements
À deux ouvertures d'âme
Cela se passe si près
Cheval sauvage peut être dompté
Et rester libre
Infini,
Incontrôlé
Mais guidé
Disponible
Infini ployé sous le vent de l'invite
Déployé en gerbes
Toujours uniques
Jamais renouvelées
Chant de la Vie
Territoires immenses à une portée de choix
Chant ivre de ce qui échappe au choix
Jamais ce ne fut
Toujours ça a été
Vibrant et disponible
Invité par le vent
Par le soleil et les chants d'oiseaux
Coulée d'or perpétuelle et sans fins
Se glisse dans l'espace intérieur
L'âme s'envole
Arrimée par amour et non obligation
Pour créer un pont de cristal vivant
Entre la vie qui est
Et la vie qui devient
Franchis la porte!
Élance-toi
Baigne-toi
Fonds-toi
Sois révélé
Redéfini

Remodelé
Réaspiré
Réinsufflé
Que le chant de ton être
Entaille la roue du temps
D'une fulgurance
Que d'autres sentiront
Chaîne,
Suite,
Complicité des serviteurs du souffle
Ce furent les plaines
Les monts,
Les vagues
Les montagnes
Les villes peut-être
Et qui sait encore?
Main tendue depuis des siècles
Invitation,
Appel,
Injonction,
Jamais supplique
Toujours joie et service
Révélation en creux
Au creux
Refus de la verticale
Respirer c'est plonger dedans
Ce qui croît
C'est ce qui s'accroît
Et non ce qui s'envole

Respire !
Accomplis le passage
Sois en dedans
En même temps qu'en dehors

Sois aimé par le souffle
Là où il n'y a plus de porte
Plus de seuil
Plus d'avant
Plus d'après
Seulement l'espace du souffle

Ce par quoi tu crois vivre
Alors que tu es vécu.

TU AS TOUCHE MON CŒUR

2015

Il faisait froid ce dimanche matin parisien de janvier. Nous avions décidé avec la petite fille de nous rendre au parc proche. Sur sa trottinette, elle me devançait lorsqu'elle s'engagea dans l'allée menant au bassin de sable et aux toboggans.

Sur son passage, assis sur un banc, un jeune homme la regarda passer. Il l'apostropha :

« Oh ! la plus belle, la princesse, la reine, c'est la plus belle ».

M'apercevant, il se tourna vers moi et me dit : « Prends-en soin, c'est une princesse ».

Il planta son regard dans le mien et s'approcha tout près, à me toucher. Il était jeune, la vingtaine à peine commençante ; massif, vêtu d'un survêtement gris et d'une doudoune bleu marine. Sur son jeune visage imberbe quelque chose exprimait la lassitude, et plus précisément, la tristesse. Deux canettes de bière couleur or posées sur le banc derrière lui, un sac plastique contenant des paquets de chips... Tout cela lui donnait un air d'errance et de détresse à peine cachées, comme une promesse de long hiver.

Il reprit : « Fais attention à elle, hein ? Fais attention, ne l'abîme pas. Ne fais pas comme mes parents avec moi ; ils ont eu tout faux ».

Je posai la main sur son épaule puis descendis spontanément à sa poitrine, comme pour le rassurer. « Ne t'inquiète pas lui dis-je ». Ma main était sur son cœur avec une tendresse immense pour cet être que je sentais perdu. Une main posée, très légère ; à peine un effleurement, comme dans cette très belle scène du film *Paris, Texas*, lorsque l'homme marchant sur le pont touche l'épaule de l'imprécateur esseulé lorsqu'il le croise.

Il eut un mouvement de tout le corps, détourna la tête puis me regarda de nouveau dans les yeux : « Tu as touché mon cœur, tu m'as touché le cœur ». Ses yeux se mouillèrent de larmes. Il détourna de nouveau la tête, tout en continuant à dire « Tu me connais pas, tu m'as touché le cœur mon frère... Même ma mère ne fait pas ça ». Il pleurait maintenant. Il se recula et prononça une phrase en arabe que je ne compris pas. Puis il me dit encore, me montrant la petite fille « Protège-la, protège-la. Il faut faire attention aux enfants ».

Bouleversé, je ne sus quoi dire et restai en silence devant ce grand corps d'homme abritant une vulnérabilité d'enfant. Les seuls mots qui me vinrent

furent : « Que Dieu te bénisse », et ils me surprirent, car si je crois en la lumière, le mot Dieu n'a pour moi que peu de résonance.

Il fit oui plusieurs fois de la tête, regardant ailleurs, comme s'il acquiesçait sans y croire ; il transférait machinalement son poids d'une jambe sur l'autre, comme un rappeur ou un boxeur.

Puis j'avisai ma fille qui, arrêtée, m'attendait quelques pas plus loin. « Je dois la rejoindre », dis-je au jeune homme. Il me fit oui de la tête. Nous échangeâmes un dernier regard puis je le quittai.

Quelques minutes plus tard je le vis remettre les canettes de bières dans son sac et partir, comme un ours égaré dans une fête foraine déserte.

« Il faut faire attention aux enfants ». L'écho de sa phrase résonnait parmi les rires d'enfants qui fusaient en cascade autour de nous. J'étais entré dans ce parc avec un doute en tête : devais-je donner forme à mon envie d'écrire sur l'enfance, sur les conditions d'accueil et de déploiement de la *vie en enfance* ? Tout n'a-t-il pas déjà été écrit, et par des voix beaucoup plus compétentes que la mienne ?

À travers l'exhortation répétée de cet inconnu du parc, l'existence m'avait offert sa réponse, limpide, indiscutable : « Oui, parle pour l'enfance, tu as ta part à offrir. »

Alors, j'écirai sur cette lumière, celle de l'enfance.

Là où l'être touche à son cœur premier.

UN BOUQUET DE GLYCINES

2015

À l'éblouissante

- autant qu'inaccessible -

Étoile montpelliéraine

Comme les mains des amants
qui s'épousent et se joignent,
donnent naissance au temps,
Leurs deux galaxies s'étaient entrelacées.
Simple rencontre ourdie par les lois du hasard,
ou promesses croisées d'une très ancienne grâce,
« cela » créa un monde
d'une absolue beauté
défiant les dieux du ciel,
jusqu'à frôler les pierres
de la Ville Éternelle.
C'était le temps de l'Or
en pluie douce sur le corps.
Puis, si tôt, trop tôt, tellement tôt,
avant même le midi
et la sève éclatante,
le ciel renouvelé les avait reposés
sur cette terre ancienne
qui les avait connus.
Elle se retira
vers quelque lieu sacré,
connu de son élu ;
et lui,
ivre de sa lumière et d'éclats de parfum
se tint là,
avec le manque d'elle
et la question au cœur :
« Pourquoi si peu de temps ? »

Dans sa main il tenait
un bouquet de glycines
égrené par le vent.

Une force gravitaire de nature nucléaire
aspirait son regard, son cœur et ses pensées
vers un vortex d'histoire.

Il bascula de monde,
son centre s'excommunia.
Il se vit submergé par des vagues aveugles
dans une eau noire acide
fouettant des rives meurtries
aux récifs de colère.
Puis se retrouva nu,
amputé à chaque souffle
de la moitié de lui ;
l'hiver envahissait tous les calendriers.
En lui, l'enfant né à grand-peine
revivait la détresse,
la perte de l'être aimé
et l'appel sans réponse.
En ce temps de Janus très ancien et très neuf,
il prit soin de l'enfant, respirant avec lui :
« Inspire, tu es vivant. Expire, tu souris à la vie. »
Dans les cieux du réel, des orages déchirés,
rivalisant en force avec un soleil pur
contredisaient toutes habitudes.
De ces noces à connaître
naquit un arc-en-ciel...
Il leva les yeux et sut qu'il devait écouter
et transmettre à l'enfant les paroles de l'arc :
« Accepte et traverse.
Ce Un que tu désires,
avec autant d'urgence,
ne se produira plus.
Tu dois vivre cela,
épouser le Grand Temps,
prendre soin de l'enfant. »
Puis un rai de lumière lui fit voir l'enfançon
porté par une vestale
émergeant des ténèbres
dans une robe blanche ;
l'éternel, et le lieu,
et l'offrande d'un souffle
dans la ville aux cent vents.

« Ce sont les noces sacrées de la brûlure du désir,
de la fraîcheur du rêve,
et de la flamme ardente
du plus beau feu d'amour
qui fleurirent trop vite
ce bouquet mystérieux
que vos mains effleurèrent.
Inspire, tu es vivant. Expire, et souris à ta vie.

Mais vois ! Vois et pressens.
Le chemin nouveau se dessine devant toi,
et se crée sous tes pas autant que tu le suis.
Une crête vibrante entre deux gouffres : ni avec, ni sans.
Une ligne incertaine entre deux sommets sûrs : inspir et expir.
Une nouvelle fois est temps
de répondre par l'agir
à cette invitation :
Tout ce que tu traverses, c'est parce que la Vie t'aime,
et te prend un peu plus chaque fois dans ses bras.
Inspire, tu es vivant. Expire, souris à cette vie.
Et prends tendre patience.
Cette année, les glycines
fleuriront en hiver. »

CETTE LIGNE INVISIBLE

2015

Cette ligne invisible
qui parcourt le monde
et sépare les êtres ;
cette ligne qui sépare le monde
et parcourt les êtres ;

Mobile et figée à la fois,
éternelle comme la pierre,
ondoyante comme l'eau ;
Mon enfant apprend à la reconnaître :

D'un côté : les mille fleurs de la Vie ;
de l'autre : les mille atteintes
à la vie mille fois tue :
la nature comme une chose,
les êtres comme des objets ;
milliards perfusés à d'obscènes obèses,
nuées atomiques,
missiles à longue portée,
armements balistiques,
caméras de surveillance
murs, check-points,
enceintes de confinement,
procédures d'isolement ;

Ceux qui font ça sont malades,
profondément malades,
et ne le savent pas.
Surarmés,
surblindés
surprotégés ;

Souffrant de ce qu'un grand homme
nomma *peste émotionnelle* :
la pensée elle-même
dès sa presque origine
est faussée,
tordue,
dénaturée,

et ignore qu'elle s'est érigée
sur un collier de plaies.

Mon enfant, apprends à reconnaître
le visage de cette peste.

À chaque chose qui se crée
regarde, observe et sens
si elle crée de l'espace
au lieu de le réduire ;
si elle emporte le souffle
au lieu de le tarir
si elle crée du lien
au lieu de séparer ;
si elle crée de la beauté
au lieu de la laideur ;
Ou même tout simplement un moment partagé
sans armure, sans faux-semblant.

Ne te laisse pas convaincre
par les arguments de ces gens malades
qui trouveront toujours en ce monde
la justification de leurs actes,
choix biaisés et décisions malsaines.
Regarde toujours plus loin qu'eux
ils ne voient pas très bien,
écoute toujours plus large qu'eux
ils n'entendent pas grand-chose
ressens toujours plus profond qu'eux,
leur cœur est souvent loin.

Tu les verras partout,
et surtout aux endroits
où se décident les choses.
Tu les reconnaîtras
à leur amour du règlement,
de l'ordre et de la sécurité,
de la morale,
justice ou bien nécessité,
intérêt supérieur,
où la fonction fait sens.

Ils sont forts en paroles,
leur esprit est habile,
exercé à l'art de te répondre
Mais oh ! as-tu remarqué ?
Comme leur corps est crispé !
Et trahis leur nature.
Observe bien leur bouche :
serrée, pincée, grimaçante
elle reflète cette chose
qu'ils cherchent à cacher ;
En eux tout ce qu'ils veulent taire
s'entend à leur dépens.
Ils vivent reclus, apeurés
leur conscience est tourmentée
leurs rêves sont hantés ;
Tout ça, ils le maquillent.
Et sans cesse ils combattent
la beauté de la vie
sous prétexte de vouloir la préserver ;

Toutes les formes de libertés
leur sont insupportables.

Tu les reconnaîtras aussi
à leur manie cyclique
de tout redéfinir,
refondre, renouveler.
Ils croient au changement :
slogan, structure, décoration,
postes et places.
C'est tout l'extérieur qui bouge
à la place du dedans.
Et c'est ainsi que se trame
l'absurdité du monde.

Veux-tu quelques exemples ?
Le politicien prêche le rassemblement et le renouveau des idées
L'économiste vénère l'éternelle croissance
Le scientifique cherche l'explication définitive
Le transhumaniste est persuadé de l'immortalité
Le penseur est attaché au primat de l'esprit
Le religieux à la culpabilité, la morale et l'abstinence
Le subalterne croît en son pouvoir

Le leader en sa supériorité
Le révolutionnaire en la révolution
L'administrateur en la procédure
Le biologiste en l'agent pathogène
Le militaire en son devoir
Le théoricien en sa théorie
Le cynique en sa nécessité
Le mystique au supérieur
Le sportif en son dépassement
L'écologiste au paradis perdu
Le pessimiste en la fatalité
Le gouverneur en son mur
L'entraîneur en la victoire durable
Le publicitaire en son habileté
Le PDG en l'intérêt suprême du groupe
Le découvreur au nouveau monde
L'artiste en sa névrose
L'acteur en son personnage
Le menteur en son mensonge.

Ces êtres de l'autre côté
ne savent même plus
dans quelle prison ils vivent.
Ils l'ont su, tout enfant
avant de l'oublier.

Mais tôt ou tard la vie
se rappelle à leur être :
bouleversement, maladie,
effondrement, accident,
voici les puissants d'hier
démunis, comme des enfants,
fragiles, perdus,
implorant de l'aide de leurs yeux effarés.

Ils ont voulu vivre dans les lumières :
ils s'affaissent comme des ombres.
Vis, mon enfant,
Apprends leurs codes,
leurs rites
et même leur langage.

Mais trace ton chemin,
ne les laisse pas t'éteindre
non plus que de t'éteindre ;

Si l'infini habite sur tes épaules,
que la beauté du monde te parle,
où que tu sois,
et que tu restes en lien
avec d'où tu proviens,
cette ligne n'existera pas pour toi,
ou n'aura aucune importance,
ou tu ne t'en soucieras pas.

Et offrons-leur notre souhait le plus cher :
qu'ils entendent comme un murmure secret
la nostalgie de l'éternel ;

Et qu'un jour,
rentrant enfin chez eux,
ils retrouvent la lumière
de leur soleil perdu.

À TOI, QUI EFFACES UNE VIE

2015

Après les attentats parisiens du 13 novembre 2015.

À toi, qui effaces une vie
Aussi froidement qu'on efface
Un nom d'un téléphone,
Homme ou femme de la terreur qui a ensanglanté le lieu de fête
Tu n'effaces pas seulement « une » vie

Tu effaces un milliard d'étoiles
Dans un ciel de vécu
Chaque étoile : une pensée,
Une expérience, une sensation,
Un sentiment, une émotion
Chaque étoile : une étincelle du vivre
Donnée et recueillie

Tu effaces le sourire d'une mère
Sur le cœur d'un enfant
Est-ce de ça dont tu as manqué ?
Tu effaces la joie d'un père
Sur les yeux d'un enfant
Est-ce cela que tu n'as pas reçu ?

Tu effaces les rires
Un milliard de rires
et de joies partagées
Est-ce ça qui t'était étranger ?

Tu effaces ce ciel de vécu
Ces constellations de sensations
D'émotions,
de ressentis et d'expérience
Ton ciel était donc si pauvre ?

Tu effaces des océans d'envies
De projets, d'élans
Et d'aspirations
Ta terre était si sèche ?

Tu effaces un regard
Une fenêtre sur le monde
Que le monde se donne
N'étais-tu entouré
Que des murs aveugles ?

Toi qui effaces une vie
Quelle main ne t'a pas été tendue
Pour que la tienne tranche la chair
Si facilement ?
Quelle tendresse ne t'a pas été insufflée
Pour que ta détermination
Soit si froide, si implacable
À en glacer le sang ?

Toi qui effaces une vie
As-tu jamais pu connaître
La beauté de la nature ?
La splendeur d'un ciel d'automne
T'était donc interdite ?
Vivons-nous dans des mondes distincts ?
Respirons-nous des airs différents ?
Abitons-nous des sangs étrangers ?

Alors dis-moi, toi qui effaces une vie
En quoi sommes-nous différents
Fondamentalement,
Toi et moi ?
N'avons-nous pas besoin de la même eau
Lorsque nous souffrons de la soif ?
Des mêmes soins
Lorsque nous sommes blessés ?
Des mêmes attentions
Lorsque nous nous sentons seuls ?
De la même joie
Lorsque nous aimons partager ?
Et, lorsque nous sommes fatigués,
Notre corps ne prend-il pas,
Naturellement,
Les mêmes positions
Pour se reposer ?

Dis-moi, errant d'un vide immense ;
Qu'est-ce que la chance ?
Dans quels pièges es-tu tombé
Que je n'aurais pu connaître ?

Toi qui effaces une vie,
Tu peux souffler ma vie
Et diffracter sa flamme
En milliards de bougies
Dans des mains anonymes
Mais, aide-moi à te comprendre.

Aide-moi à comprendre en quoi
J'ai participé à te créer,
Car si je ne suis pas responsable de tes actes
Je me sens coresponsable de ce monde
Qui t'a créé, qui a créé ta vie
Ce monde, notre monde à nous tous

Et si tu ne devais m'offrir qu'une seule chose
Fais-moi don d'une question,
Une seule :
Suis-je bien sûr d'avoir tout essayé
Qui fut à ma portée
Pour que tu vives et existes
Et non existes sans vivre ?

Toi qui effaces une vie
Mon frère humain de cendres.

ÉBLOUISSANCE

2015

Oublierais-je, une à une,
Toutes les pierres de Rome
Et la poussière de rêve
De ceux qui furent ses hommes ?

Les façades fardées
Du plaisir d'être vues,
Géométrie sacrée
Aux angles de chaque rue,
Et les vols de corneilles
Sur le Palatino,
Appelant de leurs chants :
« Revive, Colosseo. »

Des nuées photophores,
De leurs doigts aquifères,
Dessinant des secrets
Sur le bleu des pavés.

Ou ces vols d'ombrelles,
Comme des hirondelles,
Trop longtemps délaissées
Par quelque dieu des pluies
Bien souvent désœuvré.

Le temps, ici, à Rome,
Est comme l'eau des fontaines ;
Les horloges de Rome
Servent un temps ami
Au lieu de l'encercler.

Et ces nonnes discrètes,
Glissant souvent par deux,
Indifférentes aux flux
Qui sillonnent leur ville
Et dévorent leur Dieu.

Elles ont, depuis longtemps,
Abandonné toute gêne
Devant les galanteries

Chuchotées des cafés.

Et puis, cloches de Rome,
Sonnant rassemblement
En quelque point lointain,
Oratorios de cuivres
Libérant en cascades
La meute des échos.

Oublierais-je, une à une,
Toutes les pierres de Rome,
Qu'une seule, et une seule chose
Jamais je n'oublierai :

L'agencement secret
Des lignes de ton être,
Qu'un Dieu bien inspiré
En toi seule fit naître,
Par cent fois fit silence
Parmi les pierres bavardes,
Et que tu bouleversas
Jusqu'aux lois immuables.

Par ton éblouissance,
Tu dérobas au soleil
Sa plus belle lumière.

Oublierais-je, une à une,
Toutes les pierres de Rome,
Qu'une chose, et une seule chose
Jamais je n'oublierai :

De toutes les beautés
Que mes yeux contemplèrent,
De toutes les merveilles
De la Ville Éternelle,
Ce fut toi la plus belle.

LION-ÂME

2015

Né de la rencontre,
appel et réponse,
du souffle immense de la terre
et du souffle de ma colonne de vie,

réponse autant qu'affirmation,
invité par mon souffle et mon inspir,
à fusionner en moi,
en traversant,

au contact de ma moelle,
a pris une teinte d'ocre,
de terre, de chair de terre,
de lion d'âme,

amoureux des plaines infinies,
du temps et de l'amour,
souffle tempête,
souffle cyclone,
souffle masse mouvante,
où l'intelligence est.

Le lion-âme se tourne vers sa lionne,
il respire, il aspire, il boit l'air,
il boit l'air que sa lionne boit
à des milliers d'horizons de là.

Le lion-âme du vent et
de la terre qui souffle,
au regard brûlant,
chair souple, muscles prêts,
boit le ciel comme la terre boit l'eau,
boit le ciel qui le sépare de sa lionne.

Il se joue du temps et de l'espace,
nul dompteur n'a jamais apparu.

Le lion-âme boit le ciel,
et s'énerve,
et s'enivre,

et boit deux fois plus fort encore.

Lion-âme qui se dresse,
lion-âme qui dévale et dévore l'espace
comme une antilope tiède,
lion-âme qui rugit son désir,
son chant, son appel,
vers les mille horizons
où sa lionne, peut-être...

Lion-âme sous les étoiles,
éprouvé par sa quête,
mais son regard : le feu,
amour devenu lave,
cœur se vivant volcan.

TROIS FLEUVES

2015

Trois fleuves m'ont irrigué
Puis attendri ma terre
Et conduit jusqu'à toi :

Corps, souffle et conscience ;

Le souffle sans la conscience
est la respiration ;

Le corps sans la conscience
est la compétition ;

La conscience sans le corps
est l'expropriation ;

La conscience sans le souffle
est la superstition ;

Le souffle sans le corps
est la contradiction ;

Le corps sans le souffle
est la domination ;

Le souffle avec conscience
est l'acceptation ;

Le corps avec conscience
est la cocréation ;

La conscience avec corps
est l'incarnation ;

La conscience avec souffle
est l'invitation ;

Le souffle avec le corps
est l'irrigation ;

Le corps avec le souffle
est la célébration.

L'ADORATION DE BRICKELL

2015

Miami, Floride, en cette fin de mois de décembre, quartier de Brickell. Au feu rouge d'un carrefour, il est là. Posté entre la route et une station-service, il tend la main. Grand Afro-Américain, maigre, édenté, deux sacs plastiques à bout de bras, il me fait un signe, me sollicite. Je lui réponds d'un signe de tête que je n'ai rien à lui donner, n'ayant pas de monnaie sur moi.

Il a compris et n'insiste pas.

Soudain, apercevant la petite fille à l'arrière de notre voiture, qui s'est dressée à la fenêtre, ses yeux s'illuminent, son corps s'anime. Fixant ses yeux sur elle, et mimant une attitude de subjugation, il ouvre les bras puis les referme en prière, tout en laissant tomber son grand corps à genoux sur le trottoir.

Son geste de prosternation, ainsi que l'expression de son sourire malicieux étonnent d'abord la petite fille. Puis elle éclate d'un petit rire franc et frais. À ce rire, il répond en ouvrant grand les bras dans un sourire immense, bouche fermée, tête penchée sur le côté, donnant une expression très particulière à son visage, entre bonté, connivence et tendresse. On aurait dit l'improbable croisement entre un flibustier et un saint des tableaux italiens du Moyen-Âge, jeté bas sur le bitume d'une immensité américaine à jamais trop pressée pour accorder un regard à sa ferveur étrange.

Satisfait de ce petit échange complice, il se relève et s'en va, après un dernier signe de la main. Le feu passant au vert, la voiture redémarre et s'insère dans le flot de la circulation. Je me retourne et l'observe s'éloigner ; il a repris ses sacs et se dirige vers d'autres voitures stationnées derrière lui.

Cet albatros échoué et démuné en tout a offert à notre fille un geste que personne—ou très rares—parmi les bien-portants et les nantis, n'aurait accompli là, spontanément, en pleine rue.

MEME LA FLEUR LA PLUS SOUPLE

2015

À toi qui, femme ou homme
Attends ou bien élève l'enfant
S'il te plaît,
Accueille-le, fais-lui toute la place

Ne lui tourne pas le dos
Sinon l'homme ou la femme qu'il deviendra
Sans cesse cherchera la lumière

Ne le violente pas
Sinon il vivra de conflits

Ne le rejette pas
Sinon le monde entier le rejettera

Ne le soumet pas inutilement
Il se retournera contre toi
Et vivra de vengeance

Ne l'entame pas
Toujours il cherchera sa part manquante

Ne l'habille pas des vêtements d'un autre
Sinon il errera

Donne-lui du sens comme du lait
Sans te justifier

Ne te méfie jamais de lui
Même si tu penses avoir les bonnes raisons
Pour cela
Quelle exigence dans cette mission !
Quel appel d'humanité
S'offre ainsi à nos vies !

Ose !
Vas plus loin
Que ce qui te retient
De tout donner
Malgré toute la fatigue

Si tes jambes ploient,
Entoure-toi !
Fais-toi mille fois aider

Et si tu récoltes quelque succès
Sache qu'une autre épreuve t'attend :
Beaucoup, en ce monde
Ayant souffert du manque
Te reprocheront d'être faible
Et de mettre en péril
L'équilibre de l'enfant

Ne fléchis pas
Ignore-les au besoin
Mais tâche de les comprendre

Ils ont connu le peu
Pour eux, c'est l'ordre des choses
Le beaucoup les dérange

Si tu le peux
Ne les repousse pas
Mais offre-leur tes mains,
Et tâche de les ramener
Aux grandes lois de la Vie
Qu'ils ont appris à oublier

Et pour faire conduis-les
Sur un lit de rosée
Dans un frais champ d'été
À revivre l'émerveille
Devant toutes les fleurs souples
Qui se dressent vers le ciel.

COMME UN ANGE INSENSE

2015

Aurais-je quitté le lac
éternel
Pour le torrent du temps ?

Comme un ange insensé
Du haut de ces points hauts
d'où j'observais la Vie
Se diffracter en vies
Je décidai mon choix.

Comme un ange insensé
Puis j'ai versé l'eau du ciel
Sur mes pieds de terrien
Elle retomba en mots,

Mots
Pour exprimer
Et recevoir
Goût, sens, vitesse, poids, rythme.

Offrir mon sentiment
Et recueillir le tien
Plus loin que peuvent nos mains.

Des mots pour approcher
Et non pour éloigner.

Enfin
Tremper les mots
Dans l'encre du silence
Et goûter ta présence
En souffle partagé.

Comme un ange insensé
Désormais c'est le corps
Et le mot se fait chair
À l'appel de la danse.

Mais toujours l'appel

Revenir au point haut
Pour y sentir le vent
Résonner sur sa peau
Et s'y abandonner,

Offrir ses rêves au ciel
En brassées de fleurs jeunes ;
Roses sans épines
Semées dans le matin.

Puis se tenir debout
Comme un ange insensé
Et ouvrir grand ses ailes

Et que le vent n'emporte
Que la beauté du vent...

CORPS

2015

Mon corps
Compagnon fidèle
Où commences-tu
Et où finis-tu ?

La spirale
La douceur
L'abandon tenu
La présence,
A toi,
En toi,
Par toi
Pour toi,
L'expression de tes possibles ;

Comme avec un enfant :
Une constante aimance
Respect en coprésence,
Pas d'assujettissement.

Je regarde cette petite cicatrice
A ma cheville droite
Faite lorsque j'avais 5 ans
Elle est toujours là
Tes formes ont changé
Mais toi, corps, tu es resté

Mon corps,
Serviteur du Roi,
Roi des serviteurs
Mais aussi : Empereur.
Et souvent menteur, cela aussi doit être dit,
Et aussi aveugle
Dans ta mission réflexe
De ne pas rouvrir les blessures,

Mais toujours toi,
Présent, guide, confident,
Jamais démenti

Évoluant dans l'équilibre constant
Des forces agissantes
Exprimées et reçues

Mon corps,
Quelle vie à goûter !
Quelle vie à sentir
Découvrir, grâce à toi !
Quelle félicité
Un vrai régal de l'âme

Oh, tiens, à ce propos
Juste encore quelques mots
Sur cet autre cadeau
Qui t'a rendu en moi
Encore bien plus précieux
(et je le tiens de toi)

Mon corps,
Écoute-moi,
J'ai bien reçu ta phrase :

Tu n'héberges pas mon âme,
C'est mon âme qui t'abrite.

LETTRE AU GECKO

2015

Ia ora na Gecko

Te souviens-tu de Tahiti ?
De cet éperon de roche
Qui nous rendit si proches
Et nous baptisa amis ?

Gecko, en ce matin
Tu souffres,
La tendre île est bien loin
Et sa mer tiède et douce
N'est que lave dans la nuit.

Le plus que dur est là
Qui te broie ce matin.
Alors, je te donne une astuce :
Si tu lui fais de la place,
Elle peut t'aider beaucoup.

Elle est simple, la voilà :

Peux-tu vivre ce matin
Comme si tu n'avais pas eu de vie,
Ni parents,
Ni famille,
Ni amis,
Ni connaissances,
Ni expérience aucune ?
Comme si tu venais d'arriver sur cette terre
Pour la première fois,
La première minute,
La première seconde ?

Sens-tu quel goût ça a,
Ne serait-ce qu'une seconde ?

La légèreté,
La fin du poids,
Nulle attache,
Nulle accroche,

La joie,
Tout l'espace disponible
Rendu à ce qui est,
Pour ce qui est,
Sens-tu cela ?

Une fois senti,
Une fois seulement, cela suffit,
Le chemin est ouvert.

Au cœur de la tourmente,
Au plus dur,
Au plus douloureux,
Il n'y a plus que le cœur,
L'amour
Et la présence,
Et le temps lui-même
S'est transmuté,
Transformé,
Dissous dans les fleurs du vivre.

Gecko, ça fait mille ans
Qu'on nous enseigne cela.
Cette recette est vieille
Comme la pierre des Bouddhas.

Je regarde les toits,
Les terrasses, les balcons fleuris,
J'entends le bruit de la ville,
Le chantier proche,
Et le chant des oiseaux.
Entends-tu, toi aussi, tout cela ?

Tu sens,
Tu vis,
Pour la première fois.
Tout est frais,
Tout est neuf,
Tout est premier.
Étonnement,
Émerveillement devant le vivre,
Et non pas devant la vie.

Te voilà sans histoire
Et donc sans blessures,
Comme si tu avais, la veille,
Assisté au cortège
De ton propre enterrement.
Ta vie s'est arrêtée,
Mais la vie continue.

Gecko,
Te souviens-tu des perles de Tahiti ?
Car c'est ici que cette histoire,
Elle aussi, révèle son joyau
En évoquant la mort.
Cette perle de conscience, la voici :
Si tu étais mort hier,
Bien trop tôt, bien trop mal,
Et que par un miracle
Tu puisses revenir
Ici même, maintenant,
Comment vivrais-tu cet instant,
L'instant même où tu me lis ?

Serait-ce la même chose
Que d'habitude,
Ou ne sentirais-tu pas
Que tout est différent ?
Qu'une félicité sans nom
Aime couler dans tes veines,
Te faire sentir, dire, chanter, crier même,
À quel point vivre
Est le miracle des miracles ?

Et ce simple miracle,
Tu peux choisir
Qu'il se produise à chaque instant.
À chaque respiration,
Célèbre la joie :
Tu es vivante,
Tu es vivant !

Tu as la chance de respirer,
De bouger,
De voir, d'entendre,

De ressentir,
D'aimer !

Oublie les blessures,
Les affronts,
Tout ce que tu as reçu.
Sois comme si tout ceci
N'avait été qu'un rêve !

Veux-tu bien essayer,
Ne serait-ce qu'une seconde ?
Je chemine avec toi,
À tes côtés.
Quel sens d'y aller seul ?
Tu t'es réveillé ce matin
Pour la première fois.
Premier jour,
Tout est neuf,
Rien n'est habituel.

Et c'est plus dur à entendre :
En ce temps plein de vide,
Rien de ce qui nous arrive
N'est la faute de l'autre,
Cette condition à notre bonheur
Que nous faisons peser sur lui.
Délestons-le de ce poids,
Remplissons par nous-mêmes
Notre coupe du bonheur,
N'attendons rien de l'autre.

Nos blessures infinies sont vieilles,
Comme nos pires scénarios,
Comme nos lignes de rêve...
Tout ceci est si vieux.
Imprégnés depuis si longtemps,
Nous tournons en rond,
Apparemment libres
De scier les barreaux de notre cage.
Alors ancrons-nous dans ce moment,
Dans ce temps plein de vide.

Alors Gecko
Inspire,
Expire,
Et rien d'autre,
Chose la plus simple à faire,
Autant que la plus dure.

Tu respires et tu vis,
Tu vis et tu respires.

Moment présent, méditation, arrêt du monde :
Comme on perce le fond d'une tasse
Où était l'eau croupie,
Et la voici qui se vide.
C'est la voie par le bas.
Un jour, je t'enseignerai
L'autre voie par le haut.

Tu vois, nous ne sommes pas démunis.
Dans tous les cas : le souffle.
Toi, aimant le soufisme,
Tu ne le sais que trop bien.

Ce souffle d'amitié qui nous lie,
Nous relie,
Écoutons-le chanter,
Célébrons-le,
Veux-tu ?

Tu vis et je respire,
Je respire et tu vis,
Et ainsi va la vie.

Gecko,
Mon ami.

LES LOUANGES D'ASSINIE

2015

Assinie, bande de terre entre lagune et océan, au plein est de la Côte d'Ivoire, sur l'immense terre de l'homme qui marche. Assinie, de retour chez mon ami Léhady ; kilomètre 22, un des endroits les plus sauvages de cette portion de côte. Je n'étais pas revenu ici depuis vingt-cinq ans, très exactement. Ce dimanche matin, je me suis réveillé avant le soleil, en citadin peu habitué aux mille chants de la nature intacte. À l'aurore, j'ai quitté le petit bungalow, une tasse de thé à la main. Prenant la direction de l'océan, j'ai traversé la presqu'île au sol sillonné de lierre rampant à coupelles vert tendre, de jeunes pousses d'arbres du voyageur, de korosols, et de ravissantes pervenches de Madagascar à petits chapeaux fuchsia à cinq pétales. Un sable de farine de silice crissait sous mes pas ; les feuilles de palétuviers et de cocotiers entrechoquées par la brise faisaient un bruit de pluie insouciant.

Ayant atteint la grève, je posai ma tasse et me mis à courir, un vrai footing de joie improvisé. Je me dirigeai plein sud vers la passe, en cet endroit où la terre s'évase comme une compréhension, et permet à la force majestueuse de l'océan d'accomplir son œuvre de vie en elle. Des bancs de petits oiseaux noirs et blancs, à la queue fourchue comme un choix impossible, s'envolaient en piaillant sur mon passage. J'étais seul. Je me sentais le premier homme sur terre... Un être vivant constitué des mêmes éléments qui m'entouraient ; de cette eau, de ce sable, de ce ciel, de ce végétal, de ce vent et de toutes ces vies. J'étais seul mais pas esseulé. Non, bien au contraire, je me vivais absolument inclus, entouré, intégré. Si le vent avait voulu à ce moment-là emporter quelque chose de moi, il n'aurait trouvé que ce sentiment de joie d'être vivant, sans objet, à se mettre sous les ailes.

Le ciel disputait une partie de couleurs avec l'océan. Tels deux eaux en miroir, ils s'échangeaient une palette infinie de nuances, du gris sombre au vert profond. Formé en couches successives d'aquarelle stratifiée et de coton de pluie délavé, le ciel était particulièrement beau, d'une beauté que ni le Lorrain ni Turner n'auraient eu l'impudence de pouvoir rendre sur leur toile.

Sur ma droite, à soixante-dix mètres du rivage, une cicatrice d'écume blanche effaçait l'horizon, barrière d'octroi imposée par l'océan indompté à la force de l'homme avant que de lui livrer ses richesses. Sur ma gauche, côté terre, une cohorte de cocotiers, comme des danseuses lasses, ornait la côte d'un vert rideau frangé, lent et syncopé, s'effaçant au loin dans la

brume que seules perçaient çà et là quelques vagues pirogues de pêcheurs encore endormies.

Je courais presque nu au bord de l'eau, sur la lèvre humide de l'océan, là où le sable est suffisamment dur. L'eau était aussi tiède que l'air ; seule la sensation de sa liquidité permettait à mon corps de sentir que je prenais contact avec elle.

J'avais le vertige en regardant mes pas. Avez-vous déjà connu cette sensation étrange qui nous saisit lorsque nous marchons sur la grève, là où les vagues finissantes s'entrecroisent de celles qui retournent au large, sac et ressac entremêlés ? Si l'on regarde fixement ses pieds, ce jeu d'ondes contraires provoque une curieuse sensation de déséquilibre, comme si on marchait sur un toit mouvant de tuiles transparentes. Des impressions corporelles d'accélération et de ralentissement, d'aller brusquement de l'avant ou de reculer, trahissent le trouble de notre cerveau, privé de repères fixes par ce milieu liquide contradictoire. Nul besoin de marcher : même immobile on ressent tout autant ce vertige. Que notre regard s'élève vers l'horizon et la confusion de l'équilibre disparaît. Mais qu'il replonge vers le sol, et nous voilà emportés de nouveau, parfois jusqu'à réellement craindre que nous puissions tomber.

« C'est une jolie métaphore de certains passages que la vie nous fait vivre », ai-je pensé. Une invitation à ce que notre vision de l'existence se défixe des courants contraires qui la happent et la perturbent, et s'ouvre vers quel qu'espace plus vaste afin d'assurer notre équilibre et la continuité de notre parcours de vie.

Parvenu à la passe, je me suis arrêté pour observer la beauté de cette gorge plate, grandiose, étendue comme le col d'un immense flacon d'élixir de vie renversé par les dieux. Puis j'ai repris ma course en retour, bras grands ouverts. Je ne savais plus s'ils prenaient appui sur le sable ou sur le ciel inversé. Et puis je me suis arrêté. Je me suis engagé jusqu'à mi-corps dans l'eau, et me suis mis à respirer, face à l'océan, face à cette nature sauvage, indomptée, belle et puissante, farouche et séduisante, impressionnante et nourricière.

Nature de terre et d'eau de l'Afrique éternelle...

J'ai laissé un chant monter de ma gorge et se déployer sans effort vers le ciel, en des accents premiers, tribaux, ponctués de notes rondes et graves, traversé d'inflexions, comme la proue d'une pirogue plongeant et replongeant dans les vagues.

Le chant d'Assinie.

Un rythme s'est forgé dans le creuset de ce chant irrigué par le souffle. Un rythme en 8/4, sur une simple alternance d'inspir-expir :

hei hei / ha he / ho he / ha ha...

hei hei / ha he / ho he / ha ha...

Le rythme d'Assinie.

Un temps mon chant continua d'orner ce rythme de ses sons, puis il s'effaça progressivement pour laisser la place à la seule respiration. Après un temps inestimable, elle prit peu à peu congé d'avec la pulsation tellurique et la beauté du lieu qui l'avaient activée, et quitta ma poitrine pour retourner au creux de ma colonne vertébrale, comme un animal regagne sa tanière après être sorti au jour s'enivrer de grands espaces.

Enfin, elle se fit silence... Un silence qui enfanta en moi d'un sentiment d'une grande beauté, comme une offrande secrète de louanges imprononcées :

Dieu que la Terre est belle ;

Dieu qu'elle est précieuse ;

Dieu que la Vie est sacrée !

RECONNAISSANCE

2015

Serais-tu capable de mettre fin
à cette cruelle méprise ?
Me chuchote le désir
en ce matin de juin.

Si je t'indique des planètes,
ce n'est pas pour que tu les prennes pour cible,
mais pour que tu te rappelles.

Pour que tu te souviennes
d'où vient cette lumière qui les inonde
et en fait rayonner cette beauté
qui s'offre à tous tes sens.

Or,
je t'indique des pleins,
et tu ne vois que des manques.

Si tu veux jouer avec moi
à saisir ces planètes,
amusons-nous,
mais s'il te plaît,
derrière le jeu,
souviens-toi du soleil.

Et vois-moi tel que je suis :
ce n'est pas moi qui suis infini,
mais cette lumière dont je t'indique la source.

Alors, s'il te plaît,
reconnais-moi,
car tant de fois tu m'épuises
à tant me désirer,
et puissions-nous,
dans cette reconnaissance,
trouver tous deux la paix,

Moi l'éclaireur,
Toi l'éclairé.

EN CET INSTANT PRECIS

2015

En cet instant précis,
Quelque chose se dessille
Dans l'ordre établi ;
Ta lumière fait taire le silence
Pour un silence plus grand encore,

L'éclat de ton être
Éclipse le soleil
Et éblouit les étoiles.

Ton regard
Ordonne le chaos,
Apaise les grands orages
Chargés de colère.

Ta bouche
Suspend mon souffle
À la voûte céleste.

Ton corps
Trace d'un seul geste
Une voie lactée
Irradiante et sonore,
Cascadant en moi
En échos médullaires.

Telle es-tu,
Invitant l'éternité
À se déposer
Sur mes épaules bénies
Comme un châte bleuté,
Tacheté d'infini,
Ourlé d'un rouge carmin.

OPALESCENCE

2015

À toi,
dont le nom fit la fleur
en sa première lettre ;

Tu es ma vague,
mon souffle,
mon âme,
ma lumière,
ma peau,
ma chair,
mon sang,
ma pulsation,
mon battement,

Mon anneau de Möbius
Tressé de coronaires

Mon cercle infini
Au rayon de mystère

Mon œil opalescent
Aux cils de pétales

Dont le nom se fit fleur
En son ultime lettre.

L'ECHO DU VIDE

2014

Scène :

Les conseillers avaient été révoqués

Le potier remercié

Ne dansaient plus que des cendres

Dans un foyer déjà trop vieux

Le palais, désert

Était ouvert aux quatre vents.

Sensation :

Le vide se nourrit

De sa propre substance

Pourvoyeuse d'aphélie

Cataracte de demi-battements

DEMAIN

2014

Demain,
Vous serez les témoins
De ce qu'aura été demain
Pour nous.

ROQUEBRUNE

2014

Sur le grand rocher ocre de Roquebrune sur Argens

Je suis issu d'un temps de pierre.
Je suis issu d'un temps où le pas des hommes résonnait sur la pierre.
Où les hommes eux-mêmes raisonnaient sur la pierre.
Un temps où sable, pierre, bois et verre bâtissaient des églises.
Où les fontaines donnaient voix aux rochers.
Un temps qui s'est perdu, mais qui, pourtant, demeure.
Confusément.

Je sens bien qu'un lien subsiste.
L'ombre du pas d'un homme,
Le cliquetis d'un sabot,
Une coulée de lierre à l'angle d'une façade,
Une silhouette disparaissant dans une ruelle étroite,
Deux garnements roublards, casquette et mains empochées,
Un regard curieux, teinté de vague inquiétude,
Et toujours le bois, la pierre, le sable et puis le verre.

Un panache de vapeur ? Steamer ou bien loco,
Des éclats de pioche, à l'orée du cimetière,
Et le son des étoffes, qui s'échangent de mains,
L'osier empli de fruits,
Et la route poudrière...

Tout ceci est en moi,
me traverse, me parcourt.
Il ne faut pas grand-chose
pour que je m'y alythme
ni que je m'y replonge.

Je suis issu d'un temps de pierre.
Parfois, à l'aurore,
un frisson de roche
vient me le rappeler.

Et l'homme relisant aujourd'hui
Ces vers du tout jeune homme
Écrits à mes vingt ans
N'ajoutera qu'une chose :

Et j'appelle que la pierre
épouse le cristal
Pour que ce temps revive.

DESIR

2014

Une scène de la grande ville en ce jour de printemps

Flammèches-appâts
Et orages médullaires
L'œuvre en chair
Du printemps naissant
Appelle l'anamnèse.

Elle,
Passante dans la lumière
Fleur à l'orée
De son éternité
Offerte à un air devenu
d'une impudicité folle et affolante
Par le jeu de lignes
Des abandons gorgés
De soleil et de vie ;

Lui,
Les reins ceints d'une étoffe hivernale
Par maintes ignorances ignorée,
La regardant marcher
Ses pensées, comme des flèches, vers elle :

*Sache-le,
Les caresses que je rêve de t'offrir
Ne seraient pas sans coût pour toi
Ces nouveaux mondes
Que je brûle encore d'avoir la primeur
De te faire découvrir
Qu'ils apaisent en moi
La morsure stellaire de ce désir
Dévoreur de choroïde ;
Puis, qu'ils façonnent et ordonnent ton déploiement
Dans l'exactitude que je commande ;
Enfin : que ton soleil naissant
Réchauffe mon soleil pâlisant*

À la vérité :

Une fois choisie
Trois fois comblante,
Pour qui fut le témoin :
Nulle équité dans ce désir.

L'ADIEU AU CYCLE

2014

Épreuve qui revient :
Malgré tes vertus fondatrices,
(mais en as-tu jamais eues ?)
Semence et semis
Des germes de la victoire ;
L'invitation à revenir
Que t'adresse ma psyché,
Je décide de ne plus en être
Ni expéditeur
Ni destinataire.

Les noces d'histoire
Régaland le protagoniste
De récompenses vides
N'auront plus lieu.

Désormais, le choix s'impose
Vers une vie dé-cy-clivée.
Il ne faudra plus compter
Sur l'étreinte ambiguë
Du feu de l'épreuve chérie
Pour appeler ma nouveauté.

Désormais,
Épreuve qui insiste,
Ton cycle aura vécu.

Ma ville s'éloignera
Des flancs de ton précipice
Et de tes falaises complices.
Elle élèvera ses arches
Sur des pierres cristallines,
Et creusera ses fontaines
Dans une terre libre,
Irriguée d'un temps neuf.

PULSATION

2014

Une galaxie de pulsations
de battements
de rythmes éternels
agregés par l'amour
et pour l'amour...
Pulsation...
Alternance sacrée
de deux chants éternels
La ligne d'horizon n'est pas pure
Elle jouit de ses propres inflexions
Sans cesse, elle jouit
Contenu, sons, pulsations
Rythmes, battements
Chaque parcelle du monde chante
Il vit en nous l'émerveillement
À l'infini
De son propre étonnement.

MA PROMISE TERRE

2014

Par la grâce des évidences inaltérables
Par le fruit des espérances inaliénables,
Nous nous rencontrerons.

Tu seras ma terre
Ma terre promise
Ma terre de mystère
Ma promise terre.

Tu apaiseras le guerrier en moi,
J'érigerai en toi le repos de tes forces,
Et l'homme que je serai
Sera totalement.

Fluide, cristallin,
Et solide comme une voûte,
Le corail de mon amour
Sera ton temple sacré
En même temps que ton trône.

Nos forces s'uniront
Nos chants s'entremêleront
Comme nos doigts sous la lune d'été.

Nos regards lèveront les voiles
Dont nous avons hérité,
Nos corps s'épouseront,
Nos souffles s'uniront,
Nos âmes animales libres,
Repues et ivres de soleil et de vent
Et de l'air des grands espaces.

Nos offenses oublieront jusqu'à leur nom
Jusqu'au nom qui leur était donné,
Nous déposséderons la noirceur du monde
De ses ténèbres de pacotille
Et enfanterons des fleurs
Même sur les pierres les plus épaisses.

Cet amour sera éternel
Il défiera le temps
Volera le secret des Dieux
Descellera les anciens pactes.

Les vagues ondoyantes de tes cheveux
Recouvriront d'incessantes ondes rebelles
Toutes les terres incertaines.
Ta peau sera comme cette peau,
Ton corps entier
Sera comme ce corps.

Puis,
Irradiée de lumière,
Tu porteras un astre
Baigné de l'éclat de nos deux soleils,
Un astre
Plantant ses racines
Dans nos ciels appairés,
Incendiant les registres
Des grandes villes endormies.

Je croyais me connaître
Je ne faisais que me savoir
Nous dira le bonheur.

Et plus tard, bien plus tard,
Lorsque viendra le temps du grand repos
Nous franchirons ensemble
La porte du mystère
Et notre amour,
Dépouillé de ses formes,
Rayonnera d'un tel éclat
Qu'il deviendra étoile
Dans le ciel de ce monde.

LIBRE EST CELLE OU CELUI

2014

Par ce simple inspir,
Je me suis ressaisi.

C'est fini.
Je me suis refermé.

Dans cette seconde de souffle,
J'ai appelé l'expir
Plus tôt qu'il ne devait.

C'est fini.
Je me suis refermé.

Quel étonnement
Devant cette démesure
Cet effet papillon :

Le refuge dans l'expir :
Un battement d'ailes ;
Le cyclone destructeur :
Ses conséquences émotionnelles.

Combien les sages du souffle
Ont mille fois raison :

Libre est celle ou celui
Qui jamais
Ne contrôle,
Ni ne fige,
Ni n'exige,
Ni ne tient,
Ni contrôle
Cette sève qui nous vit
À l'inspir
Comme à l'expir.

ENFANT UNE SEULE FOIS NE
2014

Trois fois mille naissances
Sous un soleil d'étoiles ;

Tout d'abord...
On naît humain,
Et puis on l'oublie.

Puis...
On n'est pas né humain,
On doit le devenir.

Enfin...
On renaît en humain,
Et on le redevient.

Mais pour combien de temps encore ?

Enfant de demain,
Et déjà d'aujourd'hui,
Assis, je te regarde être,
Une seule fois né.

ODE AU WUTAO

2014

Synchronicités électives
Transfiguration des aspérités tacites
Effleurements symbiotiques
Élévations synaptiques
De présence en absence
D'absence en présence,
Évolution des sens
Sarcophages cristallins
Souffle améthyste
Buée de gestes
Égrainer le chapelet prismatique du souffle
Sémiologie silencieuse des profondeurs inexprimables
Flèches émérites sur arcs-boutants charnels
Imploration voyageuse
Fou rire cosmique
Graines d'éternel à portée de main
Graines de chant à portée de la vie
Ombres et désombres
Reflets transitoires des génotypes en attente
Épuisements volatils dans des éclairs de joie
Aristocratie de la nostalgie
Légitimation ondoyante du désir d'être
Palpitations et réveil des forces ventriculaires
Amour d'aimer aimer
Sentiments scapulaires
Tentative de réintégration des opportunités défuntes
Absolutions capricieuses enfouies dans la structure
Émotions centrifuges
Beauté vibrionnante des audaces libérées,
Permises, autorisées
Satin des attitudes ourlé des alignements du Maître
Abstraction génitrice de concrétude apaisante
Cantates elliptiques des mélopées du corps

REMINISCENCE

2014

Oh ! Je la revois !
Léchant ma blessure,
Patiente comme un petit chat,
Bienveillante comme une source,
Sans un geste de ma part,
Sans une reconnaissance.

Aujourd'hui,
Que te reste-t-il de ce geste ?

Cœur qui bat dans ma poitrine,
Dis-moi :
Te barricadera-tu encore
Derrière ton silence ?

Ou sentirais-tu enfin
L'offrande de son amour
Que tu n'as su cueillir ?

JERUSALEM

2013

La matière fidèle à elle-même
Porte la parole éternelle
Sable et pierre,

Jérusalem.
La matière agrégée
La matière désagrégée
Sable et pierre,
Jérusalem.
Soleil sur la pierre,
Soleil sur le sable
Matière,
Jérusalem.
Construite de pierre effritée
Et de sable
Pierre et sable,
Matière involuée
Autant qu'évolutive.

Jérusalem.
Jérusalem,
Tes pierres résonnent
En silence
De l'Histoire incarnée :
Trois fleuves ont sailli le désert.
Jérusalem,
Je t'en supplie,
Que jamais rouge ne soit ton âme
Comme dans ce rêve
D'une lumière brûlante
Illuminant par deux fois,
Tes murs aveugles
D'un soleil empoisonné.

Jérusalem,
Qu'as-tu fait du message de tes Pères,
Qu'as-tu fait
De l'esprit de tes pierres ?

Jérusalem,
Qu'as-tu fait de l'esprit de tes Pères,
Qu'as-tu fait
Du message de tes pierres ?

Jérusalem,
Dans tes bras mille fois séculaires,
Un enfant pleure, abandonné
Un jeune garçon aux yeux de fer
Et dans son regard grillagé se reflètent
En leur dernier éclat mutilé
Tes murs, ta lumière et tes pierres.

Jérusalem, entends ma peur :
Qu'un jour de malheur
Tes trois fleuves sacrés
Nourrissent ta poussière.

SILENCE

2013

Ce jour ne se lèvera pas
Avant que les mots
Que j'aurai employés
Pour rendre hommage
A l'arc-en-ciel de notre beauté
N'aient cédé place au silence
Des vérités inexprimées

Car c'est seulement dans ce silence
Que je te vois, toi mon aimée.

AINSI T'AI-JE VUE

2012

Une carmélite cannibale
Rougeoyant des feux
D'une très ancienne revanche
Au goût de sable ensanglanté
De probables arènes
Une captieuse fleurissant
De mille gerbes odorantes
Aux couleurs irréelles
Les pas de tes semblables
Une lionne alanguie
Repue et contentée
À l'ombre fraîche
D'un arbre mâle souverain
Une déesse fertile
Enfantant sans cesse
Le réconfort des hommes
Collier de colibris de pourpre
Jeté sur tes épaules
Une brise de mer
Souffle chaud et parfum de gorge
Venue des horizons incertains
Pourpoint d'ambre veloutée
Une petite fille insupportable
Sœur de lumière
Des quartz purs
Ciselés d'altitudes insondables
Une poupée gigogne
Au son de nacre ciselée
Sans cesse réinventée
Se nourrissant d'elle-même
Une danseuse lascive aux pieds nus
Violemment belle aux ombres du matin
La fraîcheur de la pierre
Ne peut rien tenter
Une guerrière apatride
Au fuselage d'argent
Foudroyant
Déchirant l'atmosphère
De ses avidités

Imposant le silence
Aux intimes bavardages
Vomissant le lait maternel
Une brise d'âme sauvage
Agissant de concert
Excommunio
Avec les puissances secrètes
Terre, feu et eau
Une reptilienne ondoyante
Elliptique en son centre
Trompant ses propres feux
Insolente, à la face des dieux
Capricieuse ingénue
Étonnante perverse
Nettoyeuse de firmament
Une eau tourbillonnante
Sous un ciel noir d'étoiles
Femme-mère immuable
Dans sa fécondité
Réconfortant les hommes
Redonnant forme au monde
S'égayant volontiers
Dans des voûtes obscures

Ainsi t'ai-je vue
Et reconnue.

Mais toi
Dis-moi
Fille de l'orage et du vent
De moi :
Qu'as-tu vu ?

J'AI CONNU

2012

J'ai connu un silence
dur comme une améthyste
sur les murs blancs ruisselants d'ombre,
dans le recueillement des saints.
Dehors, la poussière du monde.

J'ai connu une ligne pure,
coupure,
incision,
dans l'étoffe du temps,
mélodie d'un violon.

J'ai dû parcourir
la garrigue pierreuse,
les sabots de mon cheval
faisaient crisser le thym,
la sauge, le romarin,
et soulevaient des nuées
d'habitants invisibles.

J'étais bien sous le ciel,
il me le rendait bien.

J'ai connu tout cela
et tant de choses encore
et tout ce qui m'ignore
que je ne connais pas.

SUPPLIQUE DU PETIT SABOTEUR

2012

Quelle si petite taille
Pour un si grand pouvoir !

Petit saboteur,
Tu vis au creux de moi
Tu régaland de fleurs noires
Enfantées par des pluies acides
Que toi seul commandes.

Petit saboteur,
Tu es l'incarnation du besoin de conserver intactes
Les mémoires de la perte et de l'offense.
Est-ce ta supplique que j'ai cru recueillir ?

« Si j'avais pu avoir connaître
Qu'un cœur bienveillant me console de la perte,
Et qu'un regard aimant m'aide à vivre autrement...
Aurai-je conservé,
Comme autant de fardeaux vides,
Toutes ces mémoires vives ?" »

Petit saboteur,
Je connais la réponse
C'est toi qui me l'as soufflée
Qui me l'a inspirée
Au fond de ton regard :

Si je t'offre en entier
Ce dont tu as manqué,
Si je t'ouvre les bras
Comme l'eau ouvre sa rive,
Tout peut se déposer
Et se déposera
Comme s'éloigne, légère,
Une feuille sur l'onde vive.

IL FAISAIT BEAU SUR ULURU

2012

Il faisait beau sur Uluru, ce matin-là.

Il faisait beau et j'ai pleuré l'obscénité du peuple d'Occident.

J'ai pleuré les voix fortes, les rires vulgaires et déplacés sur cette terre sacrée. Les objectifs fouillant l'espace, avides, et qui ne respectent pas. Les allées et venues incessantes des voitures, motos, 4×4 climatisés. Le bourdonnement continu des avions et des hélicoptères dans le ciel devenu linceul.

Le bruit incessant de l'Occident.

Aujourd'hui, l'espace sacré des peuples aborigènes est violé matin et soir par les touristes voleurs d'images. Il est profané tout au long du jour par les touristes voleurs de chemins.

Aujourd'hui, l'Occident continue insidieusement à perpétrer le massacre des peuples aborigènes. Les déclencheurs des appareils de prise de vue ont remplacé les barillettes des fusils. L'alcool a remplacé l'arsenic déversé dans les sources. La précarité a remplacé les couvertures infectées de syphilis et de variole.

Bien sûr, en vingt ans, des avancées notables ont eu lieu : une partie des terres a été rétrocédée, des droits reconnus. Mais ce matin-là, au pied du rocher d'Uluru, elles paraissaient dérisoires. Immensément dérisoires.

Acquises à quel prix ?

Concédées de quel cœur ?

Portées par quelle conscience ?

Il faisait beau sur Uluru ce matin-là. Au cœur du rocher, la tribu *Anangu* procédait aux préparatifs des cérémonies d'adieu à un vieux sage. Un très vieux sage. Un de leurs plus haut dignitaires, décédé quelques jours auparavant, et qui œuvra inlassablement à ce que les peuples de l'ancien et du nouveau monde se comprennent et se concilient. En signe de deuil, exceptionnellement ce jour-là, l'ascension du rocher ne serait pas autorisée.

L'espace d'un instant, le calme se posa de nouveau sur la terre d'Uluru. Le bruissement des arbres, le cri des oiseaux, le bourdonnement des insectes se mêlèrent au chant du rocher et à la vibration infinie de la plaine.

Ils enfantèrent d'un silence éternel, immuable.

Les avions de tourisme n'allaient pas tarder à revenir, leur moteur rugissant fendant l'éternité...

Textes extraits du blog
umaniti.net

Contact
d@radisson.me
06.23.75.16.50